

1. H

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA  
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE  
DE LINGUISTIQUE**

**ZESZYT VI — FASCICULE VI**

**KRAKÓW — CRACOVIE**

**GEBETHNER I WOLFF**

**WARSZAWA — KRAKÓW — ŁÓDŹ — POZNAŃ — WILNO — ZAKOPANE**

**PARIS VI<sup>e</sup> — 123, B<sup>is</sup> ST-GERMAIN**

**1937**

## Spis rozpraw, artykułów i streszczeń pomieszczonych w Biuletynie P. T. J.

	zeszyt	strona
A. Gawroński: La langue, sa nature et son évolution . . .	I	3— 36
J. Kuryłowicz: Andrzej Gawroński (1885—1927) . . . . .	I	37— 46
W. Porzeziński: Die allgemeine Sprachwissenschaft in Polen seit 1868 . . . . .	I	47— 79
J. Łoś: De la phrase et du mot . . . . .	II	3— 68
S. Szober: Wiktor Porzeziński (1870—1929) . . . . .	II	69— 81
W. Porzeziński: Quelques mots sur les »parties du dis- cours« . . . . .	II	82—103
J. Baudouin de Courtenay: Zagadnienia pokrewieństwa językowego . . . . .	II	104— 16
J. Rozwadowski: O. t. zw. idealizmie i pozytywizmie w językoznawstwie . . . . .	II	117— 25
M. Rudnicki: O. t. zw. autochtonizmie Lechitów . . . . .	II	125— 9
T. Lehr-Splawiński: Zagadnienie pokrewieństwa języ- kowego . . . . .	II	130— 7
K. Gołębiowski: Le langage d'après St. Augustin . . . . .	III	3— 37
D. Carr: A characterization of the Chinese national language	III	38— 99
A. Kleczkowski: <i>Gamrat a gach</i> . . . . .	III	101— 4
M. Rudnicki: O pierwotnych indoeuropejskich mieszkań- cach dorzecza Wisły i Odry . . . . .	III	104— 7
J. Kuryłowicz: Polski gen.-acc. plur. męsko-osobowy . . . . .	III	107— 10
W. Doroszewski: O elementy języka: głoski i fonemy . . . . .	III	110— 2
W. Doroszewski: Kilka uwag o semantyce . . . . .	III	112— 4
H. Willman-Grabowska: Zdanie w indo-irańskim . . . . .	III	114— 6
K. Nitsch: Przejście <i>nk</i> w <i>nk</i> w związku z genezą pol- skiego języka literackiego (z mapką) . . . . .	IV	4— 8
Z. Stieber: Z zasięgów wyrazów zachodnio-słowiańskich . . . . .	IV	9— 12
J. Rozwadowski: Rola językoznawstwa w nauce uniwer- syteckiej . . . . .	IV	14— 5
J. Kuryłowicz: Traces des substantifs neutres en lituanien	IV	16— 21
M. Rudzińska: Przyczynek do stosunków językowych polsko-ukraińskich . . . . .	IV	22— 7

39/66/1

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA  
JĘZYKOZNAWCZEGO**  
**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE  
DE LINGUISTIQUE**

Wydano z nakładem

**ZESZYT VI — FASCICULE VI**

**KRAKÓW — CRACOVIE**  
**GEBETHNER I WOLFF**  
**WARSZAWA — KRAKÓW — ŁÓDŹ — POZNAŃ — WILNO — ZAKOPANE**  
**PARIS VI<sup>e</sup> — 123, B<sup>d</sup> ST-GERMAIN**  
**1937**



~~C-11-11316~~

~~Czyt. K-36~~

~~lini: 5335 ]~~

**Wycofano z księgozbioru**

## Sprawozdanie z IX Zjazdu Naukowego odbytego we Lwowie 16 i 17 maja 1937

### 1. M. Dłuska: Étude sur les affriquées polonaises <sup>1</sup>.

Il existe deux opinions concernant la nature des consonnes affriquées ou mi-occlusives. D'après Sievers<sup>2</sup> les affriquées comme *c*, *č* etc. présentent des diphtongues consonantiques. Il n'y a pas de différence essentielle entre *c* et *ts*, *č* et *dz*, seulement pour les premiers, les éléments occlusif et constrictif sont étroitement liés et se trouvent tous les deux dans une même syllabe, pour les seconds, l'union des deux éléments est moins étroite parce qu'ils appartiennent à deux syllabes (ex.: *zeit* et *hat-sich*). Cette opinion est adoptée par les phonéticiens de tous les pays presque unanimement. Récemment M. Grammont dans son »Traité de Phonétique« lui donne une base expérimentale. D'après lui, le groupe *ts* forme mi-occlusive »lorsque les deux phonèmes sont dans la même syllabe et combinés ensemble« (p. 107). En ce cas la ligne de la glotte nous montre un seul sommet de tension (au cas opposé nous en avons deux: décroissant pour occlusive et croissant pour constrictive ce qui prouve que la coupe syllabique tombe entre elles). D'autre part la durée moyenne d'une mi-occlusive qui est à peu près celle d'une occlusive + une spirante nous montre que nous avons affaire à deux phonèmes bien combinés et non à un seul.

<sup>1</sup> Pour les détails, les tracés et les palatogrammes je renvoie le lecteur à mon autre travail sur le même sujet: »Polskie afrykaty« qui va paraître (Travaux du Laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université Jean-Casimir de Lwów (Pologne). Fascicule 2°. Lwów, septembre 1937).

<sup>2</sup> Grundzüge der Phonetik. p. 135—6.

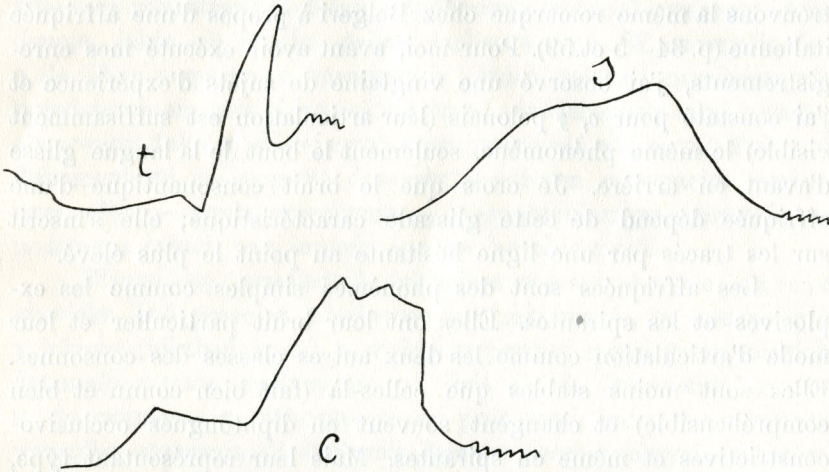
Mais à côté de la »Sievers-théorie« en naît bientôt une autre dont Rousselot fut l'auteur. Rousselot indique le fait que ceux qui produisent les affriquées naturellement, comme p. ex. les paysans d'Auvergne (Rousselot évoque ici les recherches de Dauzat et se sert de son témoignage) protestent contre l'interprétation qui traite celles-ci comme une combinaison d'une occlusive et d'une fricative. Rousselot exécute plusieurs palatogrammes et plusieurs enregistrements. Il étudie surtout les divers degrés d'élévation de la langue pour  $d \text{ } \check{z} \text{ } d\check{z} \text{ } \check{z}$  et conclut qu'il existe »la parenté de  $\check{j}$  et de  $j$ « et »une différence profonde entre  $\check{j}$  et  $dj$ <sup>1</sup>, différence qui exclut la présence d'un  $d$ « (Principes de Phonétique Expérimentale, p. 627). Roudet à son tour considère ces sons »comme des phonèmes simples résultant d'une seule articulation et non de deux articulations successives« (Éléments de Phonétique Générale, p. 158). Belgeri, enfin, suit les deux précédents dans son travail »Les affriquées en italien et dans les autres principales langues européennes« (Grenoble 1929). Mais aucun de ces trois phonéticiens n'a donné des preuves suffisantes, n'a démontré le mode d'articulation des phonèmes mi-occlusifs d'une manière convaincante. Ils constatent l'occlusion moins ferme, le degré moyen de la force: moins élevé que pour les occlusives, plus élevé que pour les spirantes (de là le terme »mi-occlusives«, inventé par Rousselot), mais il reste toujours quelque chose de vague, de non éclairé dans la nature des phonèmes affriqués.

La langue polonaise littéraire contient trois paires (sourde || sonore) de consonnes affriquées:  $c \text{ } \check{z}$ ,  $\check{c} \text{ } \check{z}$ ,  $c \text{ } \check{z}$ . Parmi elles le phonème  $\check{c}$  est le plus instructif, car il existe quelques paires de mots qui ne diffèrent l'un de l'autre que par  $\check{c}$ , une affriquée, et  $t\check{s}$ , un groupe consonantique, placés à l'initial de mot:  $\check{c}y$  ||  $t\check{s}y$ ,  $\check{c}ech$  ||  $t\check{s}ech$ ,  $\check{c}em$  ||  $t\check{s}em$ , pareillement  $\check{c}as$  ||  $t\check{s}ask$ ; au surplus, il y en a beaucoup où les premières syllabes diffèrent de même façon:  $\check{c}y-hac$ ,  $\check{c}e-kac$ ,  $\check{c}a-pa$ ,  $\check{c}e-sty$ ,  $\check{c}o-chrac$ ,  $\check{c}u-ly$  etc. ||  $t\check{s}y-mac$ ,  $t\check{s}e-pac$ ,  $t\check{s}a-ska\check{c}$ ,  $t\check{s}e-sie$ ,  $t\check{s}o-da$ ,  $t\check{s}u-stka$  etc. Je sépare par un trait tout ce qui se trouve après la voyelle afin d'indiquer que pour un Polonais la différence entre  $\check{c}$  et  $t\check{s}$  est suffisante pour discerner les syllabes. En face de ce fait du langage la théorie de Sievers perd sa base: la différence  $t\check{s}$  ||  $\check{c}$  etc.<sup>2</sup> évidem-

<sup>1</sup>  $j = \check{z}$ ,  $\check{j} = \check{z}$ ,  $dj = d\check{z}$ .

<sup>2</sup> Comp. encore  $\check{z}a-gan$  ||  $d\check{z}a-zga$ ,  $\check{z}em$  (jam) ||  $d\check{z}em$ .

ment ne dépend pas de la position syllabique. D'autre part les mouvements de la glotte n'influent guère sur notre faculté de classer les sons parmi les consonnes simples ou les groupes des consonnes: mes enregistrements m'ont montré que la ligne de la glotte pour un *tš* ou *dź* à initial de syllabe a un seul sommet de tension de même que pour un *č* et *ż* et *d* ou bien pour un groupe *fk* ou une autre consonne ou groupe de consonnes placé de la même façon et appartenant en entier à une même syllabe.



Phénomène qui prouve une fois de plus la relation qui existe entre les mouvements de la glotte et la syllabation, mais qui n'explique point la nature propre des consonnes affriquées. Aussi la durée des affriquées polonaises dépasse à peine celle de nos consonnes explosives correspondantes.

Alors je me suis proposé d'étudier le mouvement du souffle propre à nos affriquées. Après avoir lutté contre les obstacles concernant le procédé expérimental j'ai obtenu enfin des tracés suffisamment fidèles, dont je présente ici le schéma. On voit le tracé-type d'une explosive avec occlusion nette et le sommet expiratoire très rapide et très court, le tracé-type d'une spirante marquant le mouvement expiratoire continu et le changement graduel du souffle d'un bout à l'autre, et près d'eux le tracé-type d'une affriquée qui diffère bien des deux précédents ayant comme tenue une occlusion pareille à celle d'une explosive, mais plus courte et moins forte, et le sommet expiratoire un peu prolongé,

mais non pareil à celui d'une spirante. Il commence par une attaque brusque, s'arrête d'une manière hésitante à son point le plus élevé et retombe avec une rapidité qui, encore une fois, rappelle les explosives.

Cette ligne est bien d'accord avec quelques observations qui précèdent toutes mes inscriptions. Déjà Rousselot en décrivant une sorte de *č* fait remarquer que »la langue, faiblement appliquée contre le palais, semble glisser d'arrière en avant« (p. 621), nous trouvons la même remarque chez Belgeri à propos d'une affriquée italienne (p. 34—5 et 59). Pour moi, avant avoir exécuté mes enregistrements, j'ai observé une vingtaine de sujets d'expérience et j'ai constaté pour *c*, *z* polonais (leur articulation est suffisamment visible) le même phénomène, seulement le bout de la langue glisse d'avant en arrière. Je crois que le bruit consonantique d'une affriquée dépend de cette glissade caractéristique; elle s'inscrit sur les tracés par une ligne hésitante au point le plus élevé.

Les affriquées sont des phonèmes simples comme les explosives et les spirantes. Elles ont leur bruit particulier et leur mode d'articulation comme les deux autres classes des consonnes. Elles sont moins stables que celles-là (fait bien connu et bien compréhensible) et changent souvent en diphtongues occlusivo-constrictives et même en spirantes. Mais leur représentant type, opposé aux phonèmes occlusivo-explosifs d'un côté et aux phonèmes constrictifs de l'autre, est une consonne occlusivo-fricative<sup>1</sup>, si sous le mot »fricative« nous comprendrons ce petit mouvement glissant de la langue, nécessaire pour obtenir une affriquée.

W dyskusji zabierali głos: Kuryłowicz, Friedrich, Nitsch, Stieber, Lehr-Spławinski, Willman-Grabowska, Szober, Witkowski.

## 2. H. Friedrich: Z badań nad mazurzeniem na terenie Mazowsza.

W sprawie genezy »siakania«.

Mazurzenie należy do zagadnień od dawna niepokojących umysły językoznawców, niemało też poświęcono mu tu i owdzie uwag i przyczynków, ale brak dotychczas systematycznych stu-

<sup>1</sup> Terme déjà employé par M. Belgeri.



diów, które by odsłoniły prawdziwe oblicze tego zjawiska w gwarach, określiły jego materiałowy (wyrazowy) i terytorialny zasięg i ustaliły stosunek do zjawisk pokrewnych, np. do t. zw. »siakania«, które jest przedmiotem niniejszego referatu.

Skoro w ostatnich latach zaczyna się ustalać pogląd o stosunkowo późnym powstaniu mazurzenia, motywowany zarówno teoretycznie (M. Małecki) jak i historycznie, na podstawie analizy pisowni tekstów staropolskich (W. Taszycki), wydaje się rzeczą właściwą rozpatrzeć rzetelnie współczesny materiał gwarowy i tendencje, jakie się w nim dadzą zaobserwować. W szczególności, o ile idzie o genezę mazurzenia (która mówiąc nawiasem nie przedstawia się dzisiaj jaśniej niż przed pięćdziesięciu laty), uważna obserwacja faktów dzisiejszych może przynieść więcej niż żadnymi dokumentami nie poparte domysły o »obcym substracie« etnicznym, albo — zgoła przeciwnie — o »spontanicznym« rozwoju na podstawie takich czy innych »praw« psychicznych.

Winno się prześledzić dokładnie wewnętrzne dzieje zjawiska, boć przecież niesłuszne jest mniemanie, że ono się raz z jakichś (niezbadanych) powodów w pewnej części gwar polskich dokonało i trwa tradycyjnie po dziś dzień. Przeciwnie, mamy tu do czynienia z różnoczasowymi procesami, które w niejednym wypadku zmuszają do śledzenia dziejów poszczególnych wyrazów, zarówno rodzimych jak zapożyczonych. Tę złożoność ilustrują choćby ostatnio przytoczone materiały prof. M. Rudnickiego<sup>1</sup>, szkoda tylko, że nie uporządkowane dostatecznie (co już autorowi wytknął kto inny), bo wiele jest tam pozycji, które z mazurzeniem jako procesem *par excellence* fonetycznym nic nie mają wspólnego, albo, o ile nawet są fonetyczne, to tłumaczą się łatwo sąsiedztwem, asymilacją itd.

Schematyczne określanie mazurzenia jako redukcji trzech szeregów spółgłosek: *čžš*, *čšs* i *čzs* do dwóch szeregów, przy czym jakoby w Małopolsce i na Mazowszu szereg *čžš* zidentyfikował się z szeregiem *čzs*, na Kaszubach szereg *čšs* z szeregiem *čzs*, w dialektach zaś tczewsko-malborskim i jabłonkowskim szeregi *čžš* i *čšs*, doprowadzając do kompromisu w postaci *čžš*, jest niedokładne i z różnych powodów nie wystarczające.

Na każdym z obszarów dialektycznych rdzenie polskich

<sup>1</sup> Prace Filologiczne XVI 175—97.

wszystkie trzy szeregi są *de facto* reprezentowane, boć przecież utrzymują się  $\check{z}$  i  $\check{s} \Leftarrow \acute{r}$  (*rzeka, krzak*) z pominięciem pewnych drobnych skrawków o wymowie *zeka, ksak*<sup>1</sup>, a także szereg *śżć* (*śiła, źima, ćasto*). Osobne miejsce zajmują gwary kaszubskie i te wszystkie, w których zaznaczyły się wpływy fonetyki obcej (jak w gwarze tczewsko-malborskiej), ale rezultaty tych późniejszych oddziaływań należy z rozważań nad mazurzeniem wyłączyć.

Ograniczając się do terenów rdzennych wypada określić mazurzenie nie jako redukcję szeregów *ćżś* i *czs* do jednego z nich (mianowicie drugiego), ale jako dekompozycję szeregu *ćżś* na dwa inne: *czs* i *ćżś*. Dokładne statystyczne rozpatrzenie materiału z 25 wsi mazowieckich i podlaskich doprowadziło do zupełnie pewnego wniosku, że zastępstwo *ś* przez *ś* (innymi słowy t. zw. »siakanie«) nie jest bynajmniej ubocznym produktem »rozpadu« *ś*, lecz że wyrazy zawierające *ś* na miejscu ogpol. *ś* są w stosunku do właściwego mazurzenia ilościowo niemal równorzędne. Materiał wyrazowy da się zupełnie dokładnie podzielić. Można łatwo wyliczyć wyrazy, które na Mazowszu ulegają »siakaniu«, oraz te, które mu nie ulegają nigdy, przy tym podział nie jest przypadkowy, lecz wiąże się z pewnymi pozycjami fonetycznymi.

Oto zestawienie wyrazów, w których *ś* = ogpol. *ś*; grupujemy je według ustalonych pozycji.

1. *ś* + *t*

*śtaba, śtaxety, śtalka* (u krzesiwka), *śtalugi, śtamować, śtelwaga, śtelmax, na śtorc* (i *śtorc* || *śtark* 'drzewo z obłamanym wierzchołkiem'), *śtuka* 'pień drzewny', *śturać, reśta* (*zreśtu*), *śtyce* (części woza), *na śtyx, śtywny, burśtynki* (u woza), *ruśtowane, rymśtyki* (w budown.) — 17.

2. *ś* + *p*

*śpadel, śpagat, śpak, śpara, śparogi* 'deski u szczytów budynku', *śprzyxy, śpulka, śpyrnoł* 'gwóźdź u okucia dyszla', *Jiśpan* (= Hiszpan), *śpic, śpik* (= szpieg), *śpilka, śpital* — 13.

Cztery ostatnie przykłady mają wagę mniejszą, ponieważ prawdopodobny jest w nich wpływ następnego palatalnego *ń*.

3. *ś* + *ł*

*śła* (*śelka, naśelńik*), *ślaban, ślafrok, śłaga* 'pałka do głu-

<sup>1</sup> takie odchylenia zdarzają się indywidualnie w różnych miejscowościach Mazowsza, lecz tylko w pewnych wyrazach.

szczenia ryb', *ślak*, *ślaxćic*, *ślaxetny*, *ślufka*, *durślak*, *ślix-tamer* (narzędzie kowalskie) — 10.

4. *ś + k*

*skap*, *škoda*, *škoła*, *škop*, *kašket*, *Wyškuf* (= *Wyszków*) — 6.

Wymieniliśmy tu kilkadziesiąt wyrazów, w których »siakanie« jest związane z grupami spółgłoskowymi *št*, *šp*, *šl*, *šk*. Przykłady można by z pewnością pomnożyć po rozpatrzeniu większego materiału, w szczególności z różnych działów rzemiosła i techniki ludowej.

*ś* przed innymi spółgłoskami bywa reprezentowane rzadziej. Zanotowałem następujące przykłady: *šraga* 'pudło u sań' ← niem. *Schrage* 'buda', *šrank* ← niem. *Schrank*, *Šreńsk*, *šnur*, *šfaby* (|| *šzaby*) 'gat. owadów domowych', *šfager*, *Šfecja*, *podešfa* — 8.

Zastępstwo *š* ⇒ *ś* przed samogłoskami zdarza się dość rzadko. Można by tu wyodrębnić pozycję *ś + e*: *bolšeńbik*, *dyšel*, *Kešeń*, *šefc* — 4.

Poza tym można zanotować zaledwie kilka wyrazów ze stałym *ś*: *šara* 'mleko po ocieleniu' (por. *szary*), *šiber* (|| *šuber*), *košula*, *šube(l)nica*, *mašinka*, wreszcie *Warsawa*; dość pospolita jest forma *paša* (|| *paša*).

Nie zdarzyło się, aby którykolwiek z podanych wyżej 67 wyrazów wystąpił w postaci zamazurzonej, tj. z *s*; mamy w nich stałe *ś*, czasami *š*.

Wynika stąd niedwuznacznie, że mazurzenie nigdy tych wyrazów nie objęło, bo przecież trudno przypuścić, aby kiedyś w nich występowało, a potem zostało wyparte nie zostawiając po sobie najmniejszego śladu.

Zwróćmy uwagę, jak się przedstawia ten materiał historyczny. Na te 67 przykładów tylko 15 jest rodzimych. Do nich zaliczam: *štorc*, *štark* (od pnia *sterk* - || *styrk*-, por. *sterceć*, stp. *roztyrk*), *šturać* (|| *štukać*), *špak*, *špara*, *šparogi*, *škapa*, *škop*, *Kešeń*, *podešfa*, *šefc*, *šara*, *šube(l)nica*, *paša*.

Tu należą też wymienione 4 imiona własne: *Šreńsk*, *Šfecja*, *Warsawa* i *Wyškuf*. Dalsze dwa przykłady są dawnymi pożyczkami z łaciny: *škoła* i *košula* (← *casula*); *špagat* z włoskiego, *kaškiet* z francuskiego (*casquette*), *bolšeńbik* z ros., ale do gwar polskich dostały się oczywiście za pośrednictwem dialektu kulturalnego, stąd też możemy je zaliczyć do poprzednich. Razem wypadnie więc 23 przykłady. Jest to około 34%, mniej więcej 1/3 całości materiału.

Pozostałe 42 przykłady są zapożyczeniami z niemieckiego. Wypełniają one głównie pozycje *st*, *sp* i *sl*. Większość z nich przedostała się do Polski wraz z kolonizacją XVIII i XIX w., niektóre są na pewno starsze (*sztuka*, *szlachcic*). Koloniści wiejscy, których rząd pruski w Królestwie osiedlał, wywodzili się głównie z krajów dolnoniemieckich<sup>1</sup>, o czym świadczą także właściwości dialektyczne porozsiewanych tu i owdzie, przeważnie na Powiślu, rodzin czy nawet wsi niemieckich. We własnej wymowie tych kolonistów początkowa spółgłoska takich wyrazów jak *steif*, *Spiel*, *schlafen*, ma artykulację półpalatalną, zbliżoną do *ś*. W gwarach polskich wsi i miasteczek było rzeczą naturalniejszą reprodukcją ten obcy dźwięk przez *s* niż przez *ś*, które miało zresztą zakres użycia bardzo ograniczony. Tą drogą dostało się do polszczyzny mnóstwo wyrazów z »siakaniem«, co o tyle jest tu terminem niewłaściwym, że wyrazy zapożyczone nie miały w swym składzie nigdy przedtem ogólnopolskiego *ś*, bo dialekt kulturalny przeważnie w procesie zapożyczenia nie pośredniczył. Ponieważ jednak w tym dialekcie ustaliła się odpowiedniość: niemieckie *s* (przed spółgłoską) i *sch* = polskie *sz*, odpowiedniość oparta zapewne na wymowie górnoniemieckiej, literackiej, więc zostały nią objęte i wymienione wyżej pożyczki, choć w mowie ludowej mogły się przyjąć zupełnie niezależnie w postaci z *ś*. Czasami zresztą forma gwarowa się upowszechniała (np. *śrut*, *śruba*), na ogół jednak *ś* uchodziło za gminne; dowód w tym, że wstawiano *sz* nie *ś* zamiast *s* w pożyczkach innego pochodzenia, np. *kaszkiet*, *szkarpa* (|| *skarpa*), *szkarpetka* (|| *skarpetka*), *szkorbut*, *szkontrum*, *Sztokholm*, a nawet w wyrazach rodzimych: *szpinka*, *szukać*, *szkrobać* (choć ustaliły się ostatecznie postaci z *s*). I tutaj działała, rzecz prosta, dążność do uniknięcia form gwarowych.

Częstość połączeń *szt*, *szk*, *szl*, *szp* w wyrazach pochodzenia niemieckiego stopniowo stwarzała »normę« wymawianiową dla wszelkich w ogóle zapożyczeń, bez oglądania się na źródło. Ustaliła się w ten sposób pewna dwutorowość traktowania pożyczek: w języku wykształconym przez *ś*, w gwarach przez *ś*, przy czym tu i tam wykraczano poza właściwe ramy. Tak np. siakanie ogarnęło niektóre wyrazy (rodzime i obce) z podstawowym s:

<sup>1</sup> por. A. Kleczkowski, Dialekty niemieckie na ziemiach polskich, Enc. Pol. t. III (cz. II), str. 392.

*stolec*, *strop* (rzadko), *kośćtur*, *sklep* (*sklepeńe*), *tyśkawica*, *skubel*, *špektur* 'inspektor', *Rośija* oraz *šipać*. Jeden z moich informatorów, który był w Ameryce, w stanie *Missouri*, reprodukuje tę nazwę jako *ńizury štejt* z *ś-*, mimo podstawowego *s* w wyrazie *State*.

»Siakanie« w rozpatrywanych tu grupach spółgłoskowych jest tendencją żywą, ogarniającą przede wszystkim wyrazy obcego pochodzenia (z podstawowym *š* lub *s* — bez różnicy), a ze swojskich nieliczne wyrazy izolowane, których fonetyzm nie znajdując oparcia o formy pokrewne może ulegać łatwo wykolejeniu (np. *špak*, *skubel*, *stark*). Trzeba zresztą zauważyć, że rodzime połączenia *št*, *šp*, *šk*, *šl* są reprezentowane nielicznie (pomijając połączenia z sufiksami).

Z drugiej strony nigdy nie ulegają »siakanie« wyrazy z podstawowym *š*, które ustaliły się w gwarach w formie zmazurzonej: zawsze jest *poset*, *tuśko*, *syć*, nigdy *\*pošet*, *\*tuśko*, *\*šić*. Ponieważ tego materiału z *s* < *š* jest jednak większość i jest on przeważnie rodzimy, więc teza, jakoby »siakanie« było wynikiem tendencji hiperpoprawnościowej — do zastąpienia szeregu *czs* przez szereg *č, ž, š*, nie może się moim zdaniem utrzymać. Dla czegoż np. w grupie *šč*, tak wybitnie różniącej się od gwarowego *sc*, »siakanie« nigdy się nie zdarza, ale jest zawsze: *jaścurka*, *scyt*, *rospuscać*, *pscota*, *jeźże*, *χscony*, lub rzadziej, skutkiem dysymilacji, *jaścurka*, *χšcony*...?

Przeciwno hiperpoprawnościowej genezie »siakania«, a pośrednio za tezą, że punktem wyjścia był tu obcy materiał językowy, przemawiałyby i ta okoliczność, że zastępstwo dźwięcznej *ž* przez *ž*, które nie mogło być zaświadczone w pożyczkach, ogranicza się właściwie do paru wyrazów etymologicznie izolowanych, jak: *žaba*<sup>1</sup>, *tyżwy*, *želazo* (*żelazny*)<sup>2</sup>. Sporadycznie zdarza się ka-

<sup>1</sup> na Kurpiach i — według świadectwa doc. H. Konecznej — w Łowickiem występuje forma *zaba*. Obie formy są jednak terytorialnie rozgraniczone i nie ma między nimi nigdzie żywej wymiany.

<sup>2</sup> ta pozycja test trochę niejasna, bo choć mamy cs. *želězo*, to jednak tu i owdzie w Słowiańszczyźnie zdarza się *z*: moraw. *zelezo*, białor. i dialektyczne wielkorus. *зелъзо*, małor. *золізо*. Forma staropolska, znana od XV w., jest *zielazo* (Brück., Śl. et.). Możliwe, że kontynuuje ona dawne *\*zelězo* z nagłosowym *z*.

*miżelka*, na *żifca* (*łowić*), *żandar*, *Żira(r)duf* (lud okoliczny lepiej utrzymał fonetyczny związek z nazwiskiem *Girard*), ale na tym koniec. W wyrazie *różnica* (*różny*) działa palatalność *ń*.

Zastępstwo  $\check{c} \Rightarrow \acute{c}$  jest cechą stałą zaledwie czterech wyrazów: *ćtery* (i *ćterzęści*), *ćort* (co powszechne także w Warszawie), *nauciciel* (gdzie nastąpiła prawdopodobnie atrakcja następnego *ć*, a ubocznie oddziaływała może wymowa znanego powszechnie ros. *учитель* z *ч* miękkim) i *ćajnik* (także wpływ ros. *ч*). W innych wyrazach to zastępstwo nie pojawia się nawet przygodnie — jedynym znanym mi wyjątkiem jest ludowa nazwa wsi: *Ćarnowo* w pow. błońskim.

Gdyby szereg  $\acute{s}\acute{z}\acute{c} \Leftarrow \check{s}\check{z}\check{c}$  był wywołany dążnością do naśladowania »poprawnego« szeregu  $\check{s}\check{z}\check{c}$ , spotykalibyśmy w gwarach *ż* i *ć*, odpowiadające ogp.  $\check{z}\check{c}$  w większych ilościach. Wymowa ta nie mogłaby być ograniczona wszędzie do tych samych paru wyrazów, lecz przeciwnie, mielibyśmy żywe wymiany  $s\acute{z}c \parallel \acute{s}\acute{z}\acute{c}$  a nawet  $\parallel \check{s}\check{z}\check{c}$ , bo trudno przyjąć, aby istniały tu jakieś artykulatoryjne trudności przy wymowie  $\check{s}\check{z}\check{c}$ , skoro lud polski ma ten szereg od wieków w swoim zasobie fonetycznym (*krzak*, *rzeka*, *patrz*).

Znamieniem żywotności wszelkich procesów językowych jest mieniająca się *varietas*, która polega na tym, że ten sam człowiek mówiący powie raz tak, raz inaczej, natomiast stan takiego uporządkowania, jakie panuje w rozgraniczeniu *s* i *ś* oraz w utrzymaniu *z* i *c* w gwarach mazurzących, musi być rezultatem procesów już dawno zastygłych, a do takich oddziaływania t. zw. hiperpoprawnościowe nie należą, ponieważ spotykamy je dzisiaj, w dobie silnych wpływów kultury miast na środowiska wiejskie, w stopniu pełniejszym niż kiedy indziej.

Spis miejscowości, z których zaczerpnięto materiał: 1. Nowe Miasto n. Pilicą. — 2. Dębowa Góra, pow. Skierniewice. — 3. Belsk Duży, pow. Grójec. — 4. Józefów, pow. Kozienice. — 5. Puznów, pow. Garwolin. — 6. Lipniki, pow. Garwolin. — 7. Gózd, pow. Mińsk-Mazow. — 8. Górki, pow. Sochaczew. — 9. Tomaszew, pow. Błonie. — 10. Czyżew, pow. Gostynin. — 11. Łąck, pow. Gostynin. — 12. Biezuń, pow. Sierpc. — 13. Piaski, pow. Sierpc. — 14. Smardzewo, pow. Płońsk. — 15. Karniewo, pow. Maków. — 16. Olszanka, pow. Pułtusk. — 17. Gliniojeck, pow. Ciechanów. — 18. Jednorzec, pow. Ostrołęka. — 19. Wydmusy, pow. Ostrołęka. — 20. Zabrodzie, pow. Ostrołęka. — 21. Sadowne, pow. Ostrów Maz. — 22. Ruchna,

pow. Węgrów. — 23. Polskowola, pow. Łuków. — 24. Klimy, pow. Siedlce. — 25. Dąbrówka, pow. Siedlce.

W dyskusji zabierali głos: Tarnacki, Rospond, Kuryłowicz, Witkowski, Nitsch.

### 3. H. Koneczna: **Wpływ akcentu na artykulację spółgłosek.**

Z powodu nieobecności autorki referatu, odczytanego przez p. Tarnackiego, dyskusji nie było.

(Rzecz będzie drukowana w II t. Sprawozdań z Posiedzeń Komisji Językowej Tow. Naukowego Warszawskiego).

### 4. J. Kuryłowicz: **Próba teorii metryki starogermańskiej.**

W dyskusji zabierał głos Witkowski.

(Rzecz będzie drukowana w »Księdze ku czci Kazimierza Wóycickiego«).

### 5. Tadeusz Milewski: **Z zagadnień fonologii.**

#### I. Fonemy i ich warianty.

Każde pełne zjawisko językowe tj. takie, dzięki któremu pewna zanalizowana treść psychiczna zostaje zakomunikowana jednej osobie przez drugą, jest równocześnie faktem fizycznym, psychicznym i społecznym. Każda z tych trzech stron naszego zjawiska jest przedmiotem badań odrębnej dyscypliny językoznawstwa. I tak stroną fizyczną mowy zajmuje się fonetyka, psychiczną — psychologia lingwistyczna, społeczną zaś — gramatyka. Przypatrzmy się kolejno zadaniom tych trzech pokrewnych sobie nauk.

Zjawisko językowe przedstawia się zewnętrznemu obserwatorowi jako szereg konkretnych ruchów artykulacyjnych i wywołanych przez nie drgań powietrza. Ruchy te układają się w głoski tj. zespoły wywołujące jednolite, nie dające się już dalej zanalizować wyobrażenia akustyczne. Głównym zadaniem fonetyki jest analiza i klasyfikacja tych właśnie głosek, w czym posługuje się ona metodą obserwacji i eksperymentu.

Na zupełnie innym stanowisku stoi psychologia. Mowa ludzka

jest dla niej szeregiem symbolów akustycznych zastępujących w naszej świadomości konkretne byty istniejące obiektywnie poza nami. Procesy psychiczne, którym symbole te zawdzięczają swe powstanie, oto główny przedmiot zainteresowań takich psychologów mowy, jak Wundt czy Delacroix.

Zbadanie strony fizycznej i psychicznej zjawisk językowych nie daje nam jeszcze pełnego zrozumienia ich istoty. Mowa ludzka jest bowiem szeregiem symbolów powstających i ginących równocześnie w świadomości dwu lub więcej osób. Nasuwa się więc pytanie skąd się bierze ta zgodność w powstawaniu identycznych symbolów równocześnie u wielu jednostek. Aby to zrozumieć musimy uwzględnić istnienie norm społecznych języka.

Normy społeczne są koniecznościami ponadindywidualnymi regulującymi stosunki zachodzące między członkami tej samej grupy społecznej. Język jest jednym z systemów tych norm ustalającym zakres użycia i formę symbolów akustycznych realizowanych w mowie. Tylko dzięki niemu mowa nasza może być środkiem komunikacji intelektualnej między jednostkami.

Normy społeczne języka są od wieków przedmiotem badań gramatyki. Nauka ta niegdyś wyłącznie praktyczna, przekształciła się w początkach XIX w. w wiedzę teoretyczną, a ostatnio dzięki pracom F. de Saussure'a, A. Meilleta, J. Baudouina de Courtenay, N. Trubeckiego i K. Bühlera przybrała zupełnie nową postać. Jakież są zadania tej nowoczesnej gramatyki?

Normy języka odnoszą się w części do funkcji, w części zaś do formy symbolów mowy. Przypatrzmy się naprzód kolejno tym dwom ich systemom.

Elementami symbolów lingwistycznych są wyrazy. W żywej mowie każdy wyraz występuje faktycznie w tysiącnych znaczeniach, zastępuje w naszej świadomości zależnie od kontekstu i sytuacji najrozmaitsze zjawiska i stosunki. Dla gramatyka ważne jest tutaj jedynie to, że zakres tych możliwości ma swe stałe granice utworzone przez zakresy funkcyjne wyrazów znaczeniowo pokrewnych. Tak więc np. użycie wyrazu *krzesło* jest ograniczone przez zakresy funkcyjne wyrazów *stół, fotel, ławka, taboret, stołek* itd., a podobnie funkcję wyrazu *czytam* ograniczają formy *czytałem, będę czytał, czytałbym* itd. Te wyrazy ograniczające mają znów swe zakresy funkcyjne ograniczone przez inne wyrazy, a te znów



przez inne, dzięki czemu z tysięcy nawzajem się ograniczających zakresów znaczeniowych zbudowany jest rozległy system norm semantycznych języka.

Przypatrzmy się teraz drugiemu systemowi norm lingwistycznych. Istota formy symbolu leży w tym, czym się ona różni od formy innych symbolów. W tej funkcji rozróżniania tworów językowych pewną rolę odgrywa każda głoska. Cechy, które głoska musi posiadać, aby spełnić tę swą funkcję symboliczną, nazywamy cechami fonologicznymi, a ich zespół fonemem. Od zachowania fonologicznych cech głosek zależy możliwość komunikacji językowej, są one więc koniecznościami ponadindywidualnymi, społecznymi. Fonem można zatem zdefiniować jako stałą normę społeczną określającą cechy akustyczne głoski konieczne dla spełnienia jej funkcji w symbolice intelektualnej mowy.

Konieczność jakiegokolwiek cechy fonemu wynika z istnienia innego fonemu różniącego się od niego tylko tą jedną cechą, a mogącego występować w tych samych co on pozycjach. Tak np. cecha dźwięczności fonemu *b* jest koniecznością w języku polskim, ponieważ fonem *p* — różny od niego tylko brakiem tej cechy — może jak i on występować w nagłosie i wśródgłosie wyrazów znaczeniowo różnych, por. opozycję tych fonemów w obrębie form typu *był* : *pył*. Fonem jest zespołem cech, z których każda znajduje uzasadnienie swej konieczności w tym, że stoi w opozycji do cechy przeciwnej, jakiegoś innego fonemu. Dzięki temu właśnie fonemy tworzą zwarty system opozycji akustycznych, który nazywamy systemem fonologicznym.

Badaniu systemu semantycznego języka poświęcone są takie działy gramatyki jak morfologia i semantyka, analiza natomiast systemu fonologicznego jest zadaniem fonologii. W niniejszym artykule zajmiemy się bliżej problemami tej ostatniej nauki, a szczególnie jednym z nich dotyczącym metody naukowego ustalania systemów fonologicznych.

Materiałem, na którym musimy oprzeć nasze poglądy na budowę systemu fonologicznego danego języka, jest zawsze fonetycznie realizowany ciąg mowy. Praca fonologa polega na wyszukiwaniu i układaniu w zespoły głosek fonologicznie podobnych tj. takich, które mają te same cechy funkcyjne. Grupa głosek tego typu jest realizacją jednego fonemu, przez ustalenie jej więc

poznajemy pewien fragment budowy systemu fonologicznego badanego języka. Postępując tą drogą indukcyjną dochodzimy z wolna do poznania całości. Na samym jednak początku tej pracy powstaje pytanie, które z obiektywnie różnych głosek mowy należy uznać za fonologicznie podobne warianty jednego fonemu.

N. Trubecki, który może najwięcej w ostatnich czasach zajmował się tym problemem, podaje dwa kryteria dla jego pozytywnego rozstrzygnięcia<sup>1</sup>. Wedle niego wariantami jednego fonemu są w tym wypadku dwie głoski, co do istoty swej podobne (wesensähnliche) względnie pokrewne (wesensverwandte), gdy albo jedna z nich występuje tylko w takich pozycjach, w których drugiej nigdy nie spotykamy (np. pol. 'i || y), albo też gdy jedna może być podstawiona w miejsce drugiej bez wywołania zmiany w znaczeniu wyrazu (np. pol. wymiany spółgłosek dźwięcznych i bezdźwięcznych na końcu wyrazu typu *vysoki domp* = *domb\_vysoki*).

Powyższe reguły mają jeden ważny brak tkwiący w niejasności pojęcia głosek, co do istoty swej pokrewnych względnie podobnych. Jak daleko sięga to pokrewieństwo czy podobieństwo? Jak dalece różne od siebie głoski mogą być jeszcze wykładnikami jednego fonemu? Na pytania te Trubecki nie daje odpowiedzi w swych rozważaniach teoretycznych, w praktyce zaś idzie tak daleko w podciąganiu pod jeden fonem różnych głosek, że wywody jego robią częstokroć wrażenie dowolnych kombinacji<sup>2</sup>.

Wobec braku definicji pojęcia głosek, co do istoty swej podobnych, reguły Trubeckiego mają w praktyce dość ograniczone znaczenie. Ustalają one właściwie jedynie to, że dwie głoski mogą być tylko wówczas wariantami jednego fonemu, gdy nie tworzą ze sobą opozycji fonologicznych. Fakt ten zaś z kolei zachodzi wówczas, gdy albo omawiane głoski alternują ze sobą bez wywołania zmiany w znaczeniu wyrazu, albo też gdy występują stale w różnych pozycjach.

Powyższe zasady, choć słuszne, nie wystarczają dla ścisłego ustalenia budowy jakiegokolwiek systemu fonologicznego, wariantami bowiem jednego fonemu są głoski fonologicznie podobne, tj. te, które mają jednakowe cechy funkcyjne, pojęcie zaś głosek

<sup>1</sup> Polabische Studien, Wien u. Leipzig 1929, str. 116—7.

<sup>2</sup> Wrażenie takie wywierają między innymi także poglądy Trubeckiego na stosunek prapolskich samogłosek *e* i *o*, czym zajmami się za chwilę bliżej.

w ten sposób spokrewnionych tylko w części pokrywa się z pojęciem głosek nie tworzących ze sobą opozycji. Wobec zatem niedostateczności dotychczasowych metod sami musimy się zająć wyszukaniem kryteriów, według których można by ustalać przynależność głosek do grup wariantów poszczególnych fonemów.

Jak widzieliśmy, wariantami jednego fonemu są głoski mające te same cechy fonologiczne. Cechy fonetyczne głoski stają się zaś jej cechami fonologicznymi dzięki opozycjom, w których służą one do odróżnienia wyrazów. Głoski *a* i *b* mogą być zatem tylko wówczas wariantami jednego fonemu, gdy te same ich cechy fonetyczne zostały zfonologizowane w systemie opozycji znaczeniowych języka. W systemie tym zaś fonologizacja tych samych cech jest wynikiem tych samych stosunków zachodzących między budową poszczególnych głosek. Identyczność fonologiczna zatem głosek *a* i *b* ma miejsce jedynie wówczas, gdy po pierwsze nie tworzą one opozycji między sobą, a po wtóre, gdy stosunek ich budowy do budowy wszystkich głosek *c* należących do innych fonemów jest identyczny ( $a : c = b : c$ ). Kiedyż zachodzi ten ostatni wypadek?

Każda opozycja fonologiczna między dwoma głoskami zachodzi na płaszczyźnie pewnej określonej cechy akustycznej, jak np. dźwięczności ( $p : b$ ), miękkości ( $p : p'$ ), nosowości ( $e : e$ ), itd. Opozycje głosek  $a : c$  i  $b : c$  mogą mieć miejsce albo obie na płaszczyźnie tej samej cechy, albo też na płaszczyznach dwóch cech różnych. W tym ostatnim wypadku inny jest stosunek budowy głoski *a* do *c*, inny zaś *b* do *c*, wobec czego cechy fonologiczne głosek *a* i *b* są różne. Weźmy np. opozycje fonologiczne spółgłosek polskich  $p' : p$  i  $b : p$ . Ponieważ pierwsza z tych opozycji zachodzi na płaszczyźnie miękkości, druga zaś na płaszczyźnie dźwięczności, przeto dzięki nim fonologizacji ulega w obrębie cech fonetycznych spółgłoski  $p'$  jej cecha miękkości, której brak głosce *b*, a na odwrót zaś w obrębie cech spółgłoski *b* jej cecha dźwięczności, której nie posiada głoska  $p'$ . Wobec tego inny jest zespół cech fonologicznych głoski  $p'$ , inny zaś głoski *b*, spółgłoski te zatem nawet gdyby nigdy nie tworzyły między sobą opozycji znaczeniowych, nie mogłyby być uważane za warianty jednego fonemu.

Inaczej układają się stosunki wówczas, gdy obie badane opozycje zachodzą na płaszczyźnie tej samej cechy akustycznej. Opozycja głosek na płaszczyźnie jednej cechy polega jedynie na

różnicy w stopniu jej nasilenia przy realizacji fonetycznej każdego z dźwięków. Aby zatem na płaszczyźnie danej cechy były możliwe dwie opozycje  $a:c$  i  $b:c$ , muszą istnieć trzy stopnie jej napięcia odmienne przy wymowie głosek  $a, b, c$ . Wypadek taki zachodzi np. w układzie systemów wokalicznych. Najczęściej spotykamy system tego typu złożony z pięciu głosek:  $i, e, a, o, u$  opiera się na opozycjach wynikających z różnic w napięciu dwóch stale tych samych cech, a mianowicie wysokości tonu i stopnia donośności<sup>1</sup>. Jeżeli więc wysokość toniczną najniższej samogłoski  $u$  oznaczymy liczbą  $1$  to wysokości pozostałych samogłosek odpowiadać będą w przybliżeniu następującym wielkościom:  $u=1, o=2, a=4, e=8, i=16$ <sup>2</sup>. Podobnie przy oznaczeniu donośności najsłabszych samogłosek  $i, u$  przez  $I$ , stopień donośności innych elementów wokalicznych będzie się równał:  $e, o=II, a=III$ . Powstaje zatem pytanie, w jakich warunkach stosunek głosek  $a:c$  jest identyczny ze stosunkiem  $b:c$ , gdy głoski  $a, b, c$  różnią się od siebie tylko stopniem napięcia cechy  $a$ ?

Identyczność stosunków głosek  $a:c$  i  $b:c$  zachodzi wówczas, gdy głoski  $a$  i  $b$  mają razem wyższy (względnie razem niższy) stopień napięcia cechy  $a$  od głoski  $c$ , a zatem gdy ze względu na nasilenie tej cechy tworzą one szereg  $a=3a, b=2a, c=1a$ . W tym wypadku opozycja  $a:c$  i  $b:c$  sprowadzają się do jednego schematu, a mianowicie do stosunku, w którym napięcie cechy  $a$  większe niż  $1$  przeciwstawia się napięciu tej cechy równemu  $1$  (tj.  $+1a:1a$ ). Dzięki temu głoski  $a$  i  $b$  mają jednakową cechę fonologiczną  $+1a$ , czy zaś cecha ta wynosi  $2a, 3a$ , czy  $4a$  to jest już tylko funkcyjnie obojętnym faktem fonetycznym. Twierdzenie to spróbuję zilustrować na materiale staroperskim. W języku tym istniało fonetycznie pięć samogłosek krótkich  $i, e, a, o, u$ , samogłoski  $e, a, o$  nie tworzyły jednak nigdy opozycji między sobą, występując stale w różnych pozycjach ( $e$  przed  $i, y, o$  przed  $u, v, a$  w innych pozycjach)<sup>3</sup>. Były też one do siebie podobnymi wariantami jednego fonemu, a to po pierwsze wskutek braku wza-

<sup>1</sup> Por. N. Trubecki: *Travaux du Cercle Linguistique de Prague I*. (1929) 41 i nast.

<sup>2</sup> Por. M. Grammont: *Traité de phonétique*, Paris 1933, str. 89.

<sup>3</sup> Por. Meillet-Benveniste: *Grammaire du vieux-perse*, Paris 1931, str. 48.

jemnych opozycji, a następnie dzięki temu, że wszystkie znajdowały się w tym samym stosunku do dwóch pozostałych fonemów wokalicznych, a mianowicie do *i* i do *u*. Samogłoski bowiem *o* (wysokość toniczna 2), *a* (4) i *e* (8) wszystkie trzy były tonicznie niższe od *i* (16), a równocześnie wyższe od *u* (1), wszystkie też były donośniejsze od obu tych samogłosek. Wskutek tego wspólnymi cechami fonologicznymi samogłosek *o*, *a*, *e* była w systemie staro-perskim wysokość toniczna wyższa niż 1 (+1), a niższa od 16 (—16), oraz donośność wyższa niż najniższego stopnia (+1). Różnice zatem jakie zachodziły między samogłoskami *o*, *a*, *e* były w tych warunkach tylko fonetycznym niuansami.

Zastanówmy się teraz nad wypadkami, w których głoski *a* i *b* są fonologicznie różne mimo, że opozycje *a:c* i *b:c* zachodzą na płaszczyźnie jednej cechy fonetycznej *a*. Ma to miejsce wówczas, gdy wchodzące w grę głoski układają się pod względem nasilenia cechy *a* w szereg  $a = 3a$ ,  $c = 2a$ ,  $b = 1a$ . W tych warunkach opozycja głosek *a:c* jest stosunkiem w którym napięcie cechy *a* większe niż 2 przeciwstawia się napięciu tej cechy równemu 2 (+ $2a:2a$ ), opozycja zaś głosek *b:c* to stosunek pomiędzy stopniem napięcia cechy *a* mniejszym niż 2 a napięciem tej cechy równym 2 (— $2a:2a$ ). Cechą fonologiczną głoski *a* jest tu zatem stopień napięcia cechy *a* większej niż 2 (+ $2a$ ), cechą zaś fonologiczną głoski *b* stopień napięcia tej cechy mniejszy niż 2 (— $2a$ ). W tych warunkach głoski *a* i *b* mają więc inne cechy fonologiczne i nawet gdy nie tworzą opozycji między sobą nie mogą uchodzić za warianty jednego fonemu. Twierdzenie to spróbuję zilustrować na prapolskim materiale wokalicznym.

N. Trubecki w artykule o t.zw. dyspalatalizacji samogłosek *e* i *ě* w języku polskim<sup>1</sup> stwierdza, że w polszczyźnie z epoki poprzedzającej ten proces w pozycji przed *t*, *d*, *s*, *z*, *n*, *r*, *c*, *č* samogłoska *e* stała zawsze po spółgłoskach miękkich, samogłoska zaś *o* tylko po twardych. Z faktu tego wyciąga wiedeński slavista wniosek, że w omawianej pozycji samogłoski *e* i *o* były tylko wariantami jednego fonemu. Ujęcie to jest z gruntu błędne, a to z tego powodu, że choć istotnie w pozycji przed przedniojęzykowymi

<sup>1</sup> N. Trubetzkoy: Die sogenannte Entpalatalisierung der ursl. *e* und *ě* vor harten Dentalen im Polnischen vom Standpunkte der Phonologie. Księga referatów II, Międzynarodowego Zjazdu Slavistów, Warszawa 1934, Sekcja I — Językoznawstwo, str. 135—9.

twardymi nie występowały w prapolskim opozycje samogłosek  $e: o$ , to jednak zachodziły tam opozycje  $e: a$  i  $o: a$ <sup>1</sup>. Dla odróżnienia fonologicznego głoski  $o$  (2) od  $u$  (1) koniecznym był stopień wysokości tonicznej wyższy od 1 (tj. +1), dla jej odróżnienia zaś od  $a$  (4) stopień niższy od 4 (tj. -4). Dla odróżnienia natomiast głoski  $e$  (8) od  $i$  (16) konieczną była wysokość tonu niższa od 16 (tj. -16) dla odróżnienia jej zaś od  $a$  (4) wysokość wyższa od 4 (+4). W rezultacie zatem prapolska samogłoska  $o$  miała w pozycji przed  $t, d, s, z, n, r, ł$  jako cechę funkcyjną wysokość tonu wyższą niż 1, a niższą od 4 (tj. +1... -4), samogłoska zaś  $e$  wysokość toniczną wyższą od 4 a niższą od 16 (+4... -16). Samogłoski te były tu zatem odrębnymi fonemami. Widzimy więc, że w systemie w którym istnieją opozycje  $e: a$  i  $o: a$  odrębność fonologiczna samogłosek  $e$  i  $o$  nie może budzić wątpliwości nawet wówczas, gdy nie tworzą one opozycji między sobą.

Reasumując powyższe wywody możemy stwierdzić, że głoski  $a$  i  $b$  tylko wówczas są wariantami jednego fonemu, gdy spełniają następujące dwa warunki: 1<sup>o</sup> Głoski  $a$  i  $b$  nie tworzą między sobą opozycji fonologicznych, a to bądź dlatego, a) że alternując ze sobą w tym samym wyrazie nie zmieniają jego znaczenia, bądź też dlatego, b) że występują stale w różnych pozycjach. 2<sup>o</sup> Głoski  $a$  i  $b$  pozostają w identycznym stosunku do wszystkich głosek  $c$  przynależnych do innych fonemów ( $a:c = b:c$ ), a to dzięki temu, że obie opozycje  $a:c$  i  $b:c$  zachodząc na płaszczyźnie tej samej cechy akustycznej dają się sprowadzić do wspólnego schematu, w którym wyższe natężenie cechy  $a$  głosek  $a$  i  $b$  przeciwstawia się niższemu jej napięciu w wymowie głoski  $c$  (+1a:1a).

## II. Założenia fonologii diachronicznej.

Fonologia diachroniczna ujmuje fakty ewolucji lingwistycznej w sposób dość odmienny od tego, w jaki to zwykła czynić fonetyka historyczna. Różnica ta ma swe głębokie przyczyny.

<sup>1</sup> Opozycja głosek  $e: a$  występowała np. w nagłosowych grupach  $je - : ja -$ , por. z jednej strony pol. *jodła*  $\Leftarrow$  \**jedła*, *jedwa*, *jełki*, z drugiej zaś *jad*, *jałowy*, *jar*, *jaz*, itd.

Fizyczne głoski mowy mają być odrębny i nie zależą wzajemnie od siebie, fonemy natomiast nie istnieją poza systemem, a całe uzasadnienie swego istnienia i swej budowy zawdzięczają tylko jego właściwościom. W przeciwieństwie więc do fonetyki, która bada poszczególne dźwięki mowy<sup>1</sup>, fonologia nie może zajmować się oddzielnymi fonemami, lecz jedynie całościami systemów fonologicznych. Systemy te są bowiem jedyną rzeczywistością, z którą fonolog ma do czynienia. Dla fonetyki zatem ewolucja formy lingwistycznej, to zastępowanie jednych dźwięków przez inne w mowie ludności pewnego obszaru, z punktu widzenia fonologii natomiast rozwój ten to substytucja nowych systemów fonologicznych w miejsce starych w obrębie tych samych systemów językowych. Jeżeli więc fonetyka przedstawia historię dźwięków mowy ujętą w szereg formuł typu *głoska a*  $\Rightarrow$  *głoska b*, to fonologia daje nam obraz rozwoju systemów fonologicznych zamknięty w formułach typu *system A*  $\Rightarrow$  *system B*.

Nowy system fonologiczny może się od starego różnić tylko jakością opozycji akustycznych zachodzących między fonemami, przy czym ilość i funkcja elementów fonologicznych zostaje ta sama. Taką zmianę nazywa Trubecki przegrupowaniem systemu (Umgruppierung). Różnica między starym a nowym systemem może być jednak głębsza, może ona polegać na zmianie ilości fonemów. Zachodzi to wówczas, gdy funkcję dwu lub więcej elementów fonologicznych obejmie tylko jeden fonem, albo na odwrót, gdy funkcja jednego elementu zostanie rozdzielona między kilka. Taka zmiana to przebudowa systemu. Najczęściej substytucja polega w części na przegrupowaniu, w części zaś na przebudowie starego systemu. Występuje to wyraźnie na przykładach.

Proces zastępowania samogłosek długich przez zwężone w polszczyźnie XV i XVI w. ujmuje fonetyka historyczna w szereg

<sup>1</sup> Niektórzy uczeni, a między innymi i N. Trubecki (np. *Pola-bische Studien* 111—2) operują pojęciem »systemu fonetycznego«, jako paralelę do pojęcia systemu fonologicznego. Otóż musimy stwierdzić, że obiektywne dźwięki mowy istnieją zupełnie niezależnie od siebie i wobec tego nie tworzą żadnego systemu. To co Trubecki nazywa »systemem fonetycznym« jest poprostu tylko przyrodniczą klasyfikacją głosek i nie może być absolutnie porównywane z systemem norm społecznym formy języka, których każdy element istnieje tylko dzięki opozycji do elementów pozostałych.

Lch

luźnych formuł:  $\bar{a} \Rightarrow \acute{a}$ ,  $\bar{q} \Rightarrow \acute{q}$ ,  $\bar{o} \Rightarrow \acute{o}$ ,  $\bar{e} \Rightarrow \acute{e}$ ,  $\bar{i} \Rightarrow \acute{i}$   $\bar{u} \Rightarrow u$ . Fonologia diachroniczna natomiast daje w tym miejscu jedno ujęcie ogólne<sup>1</sup>:

$u$	$i$	$\bar{u}$	$\bar{i}$	$\Rightarrow$	$u (\bar{u}, u)$	$i (\bar{i}, i)$
$o$	$e + a$	$+ \bar{o}$	$\bar{e} + \bar{a}$	$\Rightarrow$	$o$	$e + a$
$a$			$\bar{a}$		$\acute{a} (\bar{a})$	$a$

Powyższa zmiana jest w zasadzie prostym przegrupowaniem systemu polegającym na zastąpieniu opozycji ilościowych przez jakościowe, w pewnej jednak części jest ona przebudową fonologiczną. W miejsce mianowicie dwóch starych fonemów  $\bar{u}$  i  $u$  występuje w nowym systemie jeden tylko fonem  $u$ , a podobnie w miejscu fonemów  $\bar{i}$  i  $i$  mamy tylko jedno  $i$ . Zmiana zatem w obrębie systemu samogłosek wysokich, choć najmniejsza fonetycznie, bo polegająca tylko na zataczeniu iloczasu, była jednak fonologicznie najdonioślejsza, gdyż spowodowała zmianę w ilości fonemów.

Szczegół ten doskonale ilustruje nam różnicę między fonetycznym a fonologicznym sposobem ujmowania faktów ewolucji językowej. Różnica ta sięga jednak jeszcze głębiej w dziedzinę pojmowania samej natury tych zmian.

Fonetyka historyczna pojmowała ewolucję formy językowej w sposób ściśle przyczynowy. Wchodziła ona z założenia, że każda zmiana tego typu jest tylko skutkiem jakiejś przyczyny psychicznej, fizjologicznej czy społecznej, która wychodząc z poza systemu przekształca go w pewien sposób. Wprost przeciwnie pojmuje naturę ewolucji językowej N. Trubecki w swych licznych pracach z zakresu fonologii diachronicznej. Zmiany, które się na nią składają, zostały wedle wiedeńskiego slawisty przeprowadzone celowo dla powiększenia wyrazistości i symetrii danego systemu fonologicznego. Oba powyższe typy ujmowania istoty ewolucji językowej, tak kauzalny, jak teleologiczny są zbyt jednostronne, by mogły być uważane za ostateczne. Zadaniem naszym będzie więc wyszukanie prawdziwej linii demarkacyjnej dzielącej dziedzinę zjawisk przyczynowych i celowych w obrębie całokształtu ewolucji języka.

<sup>1</sup> Dla ułatwienia orientacji podaję w nawiasach fonemy starożytnego systemu, których funkcję objął w nowym systemie fonem symbolizowany przez literę stojącą przed nawiasem.



Wszystkie zmiany, które składają się na ewolucję formy lingwistycznej podzielić można na pięć zasadniczych grup, a mianowicie: na mutacje artykulacyjne, na redukcję, asymilację, dysymilację i metatezę<sup>1</sup>. Zmiany trzech pierwszych typów są rezultatami przyczyn wychodzących z poza systemu fonologicznego; zrozumieć je możemy bez uwzględnienia funkcji symbolicznej formy języka. Zmiany te zatem to działy strony kauzalnej ewolucji lingwistycznej. Zjawiska natomiast dysymilacji i metatezy są wynikiem oddziaływania sił celowych zmierzających do podtrzymania wyrazistości funkcyjnej systemu fonologicznego. Wobec tego procesy te musimy uznać za elementy części teleologicznej rozwoju języka.

Zmiany przyczynowe, od których analizy rozpoczniemy nasze rozważania, dzielą się znów na dwie grupy. Z jednej strony mamy wśród nich ogólnoludzkie zjawiska redukcji i asymilacji, z drugiej zaś mutacje artykulacyjne właściwe tylko niektórym językom, i to jedynie w pewnych epokach ich rozwoju. Cóż jest istotą tych tak różnych procesów?

Wielkie mutacje fonetyczne, takie, jak np. przesunięcie szeregów spółgłoskowych (Lautverschiebung) w germańskim i w armeńskim, to wynik zmiany całego sposobu wymawiania głosek, przesunięcia bazy artykulacyjnej. W wypadkach, w których dało się ustalić przyczynę tak głębokich przeobrażeń, była nią obecność obcego substratu etnicznego, który właściwości swej wymowy wprowadza do przyjmowanego od obcych języka.

W przeciwieństwie do procesów tej grupy zjawiska redukcji i asymilacji są wynikiem działania pewnych ogólnych praw rządzących psychiką ludzką.

Przyczyną redukcji jest powszechne dążenie do jak najmniejszego wysiłku, które przejawia się w unikaniu ruchów zbędnych. Pod wpływem tej tendencji zanikają w wyrazach wszystkich języków naprzód pojedyncze głoski, a następnie całe ich grupy.

Drugim ogólnoludzkim typem zmian przyczynowych jest asymilacja. Polega ona na przeniesieniu jednego lub więcej ruchów artykulacyjnych właściwych pierwotnie głosce asymilującej do wymowy głoski asymilowanej. Przeniesienie to dokonuje się w dwo-

<sup>1</sup> Przykłady na zjawiska tych wszystkich typów znaleźć można w cyt. powyżej dziele Grammonta, str. 183 i nast.

jakich warunkach, wskutek czego mamy dwa różne typy asymilacji. Pierwszy z nich stanowi asymilacja pozycyjna, która następuje tylko wówczas, gdy głoski asymilująca i asymilowana sąsiadują ze sobą w jednym wyrazie, typ drugi natomiast to asymilacja ogólna, niezależna od pozycji.

W wypadku asymilacji pozycyjnej bezpośredniej (por. pol. *babka* ⇒ *ba* *pk* i *χwalić* ⇒ *χfalić*) lub pośredniej, na odległość (por. p.-i-e. *\*pibō* ⇒ łac. *bibō*), głoska w danych warunkach fonetycznych dla mówiącego mniej wyrazista, a więc psychicznie słabsza, przyjmuje jeden lub więcej ruchów artykulacyjnych od głoski w wyższym stopniu ściągającej na siebie uwagę, a więc psychicznie silniejszej. Zjawiska asymilacji podlegają zatem — jak tego dowodzi Grammont<sup>1</sup> — prawu silniejszego. Występuje to wyraźnie w takich procesach, jak np. spirantyzacja spółgłosek zwartych między dwoma samogłoskami (por. st.-irl. *sechtir*, łac. *sequuntur*), lub udźwięcznienie w teźże pozycji spółgłosek szczelinowych bezdźwięcznych (por. goc. *fadar* z *\*fapar*). W wypadkach tych samogłoski występujące w przewodzie ilościowej narzucają stojącej między nimi spółgłosce bądź to szersze rozwarcie narządów mowy, bądź też dźwięczność.

Inne nieco są przyczyny asymilacji ogólnej. Zjawisko to polegające na zupełnym zlaniu się dwóch typów głosek jest wynikiem powszechnej w obrębie psychiki ludzkiej dążności do identyfikacji wyobrażeń niedostatecznie różnych. Wyobrażenie głoski asymilowanej słabiej — z tych lub innych powodów — zindywidualizowane w psychice ulega w tym procesie absorpcji przez wyobrażenie głoski asymilującej, najbliższej, a zarazem silniejszej. Prawo silniejszego działa zatem i tutaj z tą tylko różnicą, że przewaga głoski asymilującej nad asymilowaną nie jest już związana z warunkami fonetycznymi pozycji, lecz działa stale. Wskutek tego omawiany proces przynosi z sobą normalnie zupełny zanik pewnego typu głosek. W dziejach języków spotykamy częstokroć zmiany, które nie dadzą się objaśnić inaczej, jak działaniem asymilacji ogólnej. Do zjawisk takich należy np. mazurzenie właściwe wielu dialektom polskim. Nastąpiło ono wskutek zidentyfikowania się dwóch pierwotnie różnych szeregów głosek: *s*, *z*, *c*, *ʒ* i *š*, *ž*, *č*, *ʒ*.

<sup>1</sup> Por. ostatnio o. c. 185 i nast.

W procesie tym przewagę miał szereg *s, z, c, ʒ*, który we wszystkich dialektach mazurzących zabsorbował szereg głosek *š, ž, č, ʒ*<sup>1</sup>.

Przyczynami omówionych powyżej zmian językowych są zatem jak widzimy bądź przyzwyczajenia artykulacyjne substratu etnicznego, przyjmującego język obcy, bądź też ogólne właściwości życia psychicznego człowieka, jak dążność do najmniejszego wysiłku lub tendencja do przenoszenia cech wyobrażeń silniejszych na słabsze. Rola czynników inteligentnych, celowych ewolucji języka jest w tych wszystkich procesach bierna. Powstrzymują one jedynie działanie sił niszczących system fonologiczny ustępując przed nimi w najsłabszych tylko punktach. Stąd choć tendencje do redukcji i asymilacji są powszechne, to jednak w każdym języku i w każdej jego epoce wywołują one inne zmiany zależnie od rozkładu mocniejszych i słabszych spojeń odnośnego systemu fonologicznego. Ten związek między przyczynowymi i celowymi czynnikami ewolucji formy języka możemy doskonale śledzić na przebiegu procesów redukcji, która wywołuje normalnie zanik głosek zbędnych dla odróżnienia poszczególnych form, omija natomiast głoski absolutnie konieczne, por. np. rozwój st.-pol. *bądzi, daci, maci, \*tedyci*, w *bądź, dać, mać, tedyć*, wobec zachowania się bez zmiany formy *gości*, w której wygłosowe *-i* było niezbędne dla odróżnienia gen. i dat. sing. od nom. sing. *gość*<sup>2</sup>.

W przeciwieństwie do zmian przyczynowych omówionych powyżej, innowacje celowe są rezultatem akcji inteligentnej przeprowadzonej przez jednostki dla zabezpieczenia norm społecznych składających się na system języka. System ten jest więc tu punktem wyjścia procesów, które zależnie od warunków doprowadzają do metatezy<sup>3</sup> lub dysymilacji głosek.

Zjawisko przestawki ma miejsce wówczas, gdy jakaś głoska potrzebna do odróżnienia danego wyrazu od innych form, wykazuje z tych czy innych powodów tendencję do zaniku. Aby tego uniknąć, przenosi się zagrożony element do innej części wyrazu, w której może się on utrzymać bez trudności. Za przykład zmian

<sup>1</sup> Por. M. Rudnicki: Język jako zjawisko pamięciowe (Prawo identyfikacji wyobrażeń niedostatecznie różnych). *Symbolae grammaticae in honorem Joannis Rozwadowski*, Cracoviae 1927, Vol. I, 53 i nast.

<sup>2</sup> Por. J. Łoś: *Gramatyka polska*, I 12.

<sup>3</sup> Rolę inteligencji w procesie przestawki podkreślił już M. Grammont, o. c. 238.

tego typu posłużyć nam może rozwój ps. \**blęxa* poprzez \**blcha* w pol. *pchła*. Gdyby w języku działały jedynie czynniki mechaniczne omawiany wyraz brzmiałby w polskim, wskutek asymilacyjnego oddźwięcznienia *ł*, a następnie jego zaniku, jako \**pcha*, por. gł. i dł. *pcha*, ewolucja jednak potoczyła się tu innymi torami. Aby ją zrozumieć musimy przyjąć istnienie czynnika inteligentnego, którego celem było utrzymanie wyrazistości fonologicznej formy. Jako kompromis działania dwóch tych sprzecznych sił: przyczynowej powodującej zanik *ł* i celowej dążącej do jego utrzymania, forma \**płcha*, przekształciła się w *pchła*. Podobnymi zaś kompromisami są i inne zjawiska metatezy, które spotykamy w dziejach języków.

Jeżeli przestawka jest wynikiem kompromisu między czynnikami przyczynowymi i celowymi ewolucji języka, to dysymilacja jest reakcją czynników celowych na tendencje asymilacyjne. Tendencje te zacierają różnice zachodzące między głoskami, a tym samym niweczą dawne opozycje semantyczne. Dysymilacja natomiast polega właśnie na powiększaniu tych różnic dokonywanych w celu zabezpieczenia systemu fonologicznego przed działaniem asymilacji. Podobnie jak upodobnienia, dzielimy także i dysymilacje na dwa zasadnicze typy, a mianowicie na dysymilację pozycyjną i ogólną<sup>1</sup>.

Istotą dysymilacji pozycyjnej jest przerwanie ciągłości jakiegoś ruchu artykulacyjnego, który przez to niebezpiecznym jest dla systemu, że mógłby ułatwić asymilacyjne zlanie się dwóch głosek w jeden dźwięk. Doskonałym przykładem tego rodzaju procesu jest rozwój grupy *tt* w *tst* na gruncie praindoeuropejskim. Połączenie *tt* powstawało zawsze na granicy dwóch morfemów wskutek zetknięcia się spółgłoski dentalnej kończącej morfem poprzedni z głoską *t* rozpoczynającą element następny. Niezmiernie zatem łatwe przejście *tt* w *t* zatarłoby wyrazistość fonologiczną wielkiej ilości form. Aby się przed tym zabezpieczyć, przerwano celowo jednolicie zwartą artykulację omawianej grupy momentem szer-

<sup>1</sup> Charakterystyka powyższa odnosi się jedynie do dysymilacji pozycyjnych bezpośrednich i do dysymilacji ogólnych, które to procesy są niezawodnie przejawami działania sił celowych w języku. Dysymilacje natomiast pozycyjne na odległość są rezultatem oddziaływania czynników przyczynowych, których trafną analizę podaje M. Grammont o. c. 269 i nast.

sze go rozwarcia narządów mowy i tym samym przekształcono połączenie *tt* w *tst*, por. het. *azteni* (czytaj *atsteni*) »jecie« z p.-i-e. \**tste* ← \**tte*.

Drugim typem omawianych zjawisk jest dysymilacja ogólna. Polega ona na wytwarzaniu nowych różnic między dwoma typami głosek w celu zapobieżenia ich możliwej identyfikacji. Tą drogą opisany proces zabezpiecza od niwelacji pewną ilość opozycji semantycznych. Niezmiernie ciekawego przykładu zmian tego typu dostarcza nam rozwój dialektów kaszubsko-słowiańskich. W pewnym mianowicie okresie ewolucji pomorszczyzny dawne opozycje iloczynowe głosek *i:i* i *u:u* przekształciły się w nowe przeciwieństwa iloczynowo-jakościowe *i:ə* i *u:ë*<sup>1</sup> wszędzie tam, gdzie proces ten nie natrafił na przeszkody natury fonetycznej<sup>2</sup>.

Aby zrozumieć powyższą innowację, trzeba uwzględnić warunki, wśród jakich się ona dokonała. W dialektach pomorskich istniała tendencja zmierzająca do usunięcia różnic iloczynowych<sup>3</sup>, co groziło zidentyfikowaniem się fonologicznie różnych samogłosek *i:i* i *u:ū*. Aby temu zapobiec, wytworzono celowo między omawianymi głoskami różnicę jakościową. Obniżono mianowicie artykulację dźwięków *i* i *u* zamieniając je tym samym w *ə* i *ë*. Ten kierunek ewolucji był ułatwiony przez budowę pomorskiego systemu fonologicznego. Wszystkie bowiem poza *i* i *u* samogłoski krótkie miały w tym języku wymowę szerszą od swoich odpowiedników długich. Istniała więc w pomorszczyźnie proporcja fonologiczna  $\bar{o}, \bar{a}, \bar{q}, \bar{e}: o, a, q, e = \bar{i}, \bar{u}: x$ , co sprzyjało obniżeniu artykulacji głosek *i, u* do poziomu *ə, ë*.

<sup>1</sup> Dźwięki *ə* i *ë* były pierwotnie samogłoskami artykułowanymi średnio wysoko pod linią dzielącą podniebienie twarde od miękkiego. Różnica między nimi polegała zapewne na tym, że *ë* wymawiano z zaokrągleniem warg, podczas gdy *ə* było samogłoską płaską, por. F. Lorentz, Gramatyka pomorska, Poznań, str. 60, 162 i 226—9.

<sup>2</sup> Samogłoska *i* przeszła w *ə* tylko po spółgłoskach twardych, samogłoska zaś *u* rozwinęła się w *ë* jedynie po twardych przedniojęzykowych. Te ograniczenia omawianej ewolucji miały swe przyczyny fonetyczne. Samogłoski *i* i *u* utrzymały się po spółgłoskach palatalnych wskutek ich wysokiej, średniojęzykowej artykulacji utrudniającej obniżenie wymowy następujących po nich samogłosek. Podobnie po spółgłoskach tylnojęzykowych i wargowych samogłoska *u* utrzymała się dzięki oparciu, jakie jej silnie labialna artykulacja znalazła w wymowie poprzedzających ją dźwięków.

<sup>3</sup> Por. F. Lorentz: o. c. 73—5 i 419—21.

Przedstawione powyżej fakty dowodzą, jak sądzę, w dostateczny sposób, że na ewolucję formy języka wpływają zarówno czynniki przyczynowe jak i celowe. Oczywiście tak jedne jak i drugie istnieją tylko w obrębie psychiki jednostek, ale podczas gdy pierwsze z nich mają charakter mechaniczny, to drugie wynikają z działania inteligencji.

Przedmiotem badań fonologa jest działanie czynników celowych związanych nierozdzielnie z istnieniem systemu fonologicznego. Wyodrębnia on je i analizuje w każdym konkretnym wypadku, musi się jednak strzec przed przecenieniem ich doniosłości. Należy bowiem zawsze o tym pamiętać, że impuls do każdej zmiany językowej dają czynniki przyczynowe, czynniki celowe zaś ograniczają się jedynie do mniej lub więcej aktywnej obrony dawnego systemu lingwistycznego.

W dyskusji zabierali głos: Friedrich, Kuryłowicz, Stieber, Rysiewicz.

## 6. Z. Rysiewicz: Z morfologii przymiotników w bałtyckim i słowiańskim.

### Formacje z sufiksem \*-ko-.

I. W języku litewskim do najżywotniejszych sufiksów o funkcji intensywnej należą *-iñtelis* oraz *-ókas*: *áiszkus* 'wyraźny' — *aiskiñtelis* 'bardzo, dość wyraźny', *ilgas* 'długi' — *ilgókas* 'dość długi'. Tego rodzaju proceder słowotwórczy zna również język starolitewski, jak bowiem podkreśla Bezenberger (*Beiträge zur Geschichte der litauischen Sprache* 109), w wypadku, gdy przymiotnik był tematem na *-o-*, sufiks intensyfikujący miał postać *-ókas*, zaś w tworach przymiotnikowych mających temat na *-u-* przybierał formę *-ókus*, co spotyka się i dziś jeszcze w gwarach litewskich, por. Otrębski, *Wschodnio-litewskie narzecze twereckie* I 69. Utrzymują się zatem typy: *gēras* 'dobry' — *gerókas* 'dość dobry', ale *sunkùs* 'ciężki' — *sunkókus* 'dość ciężki (subgravis)'.  
 Jak wiadomo, we współczesnym łotewskim sufiks ten stał się wykładnikiem komparatiwu, np. *labāks* 'lepszy', lit. *labókas* 'dość dobry', łot. *biēls* 'wielki' — *biētāks* 'większy', a więc *-āks* ← *\*-ākas*.

Sufiks mający prabałtycką postać *-ākas* jest złożony z *-ā-*, wywodzącego się z żeńskich abstraktów na *-ā-*, oraz z *\*-ko-*. Formalna strona tego zjawiska w wyjaśnieniu nie nastrocza trudności, ponieważ języki indoeuropejskie dostarczają sporo przykładów łączenia tego sufiksu z bodaj wszystkimi tematami, w związku z czym nie brak też obok *\*-āko-* i innych sufiksów, powstałych drogą absorpcji morfologicznej. Nie wymaga też specjalnych objaśnień funkcja słowotwórcza sufiksu, gdyż obok innych funkcji suf. *\*-ko-* miał też i jakościową, na mocy której tworzył on przymiotniki od rzeczowników odnoszących się do jakiejś właściwości. Tę funkcję jasno ujawniają atematyczne formacje łacińskie typu: *pugnāx* od *pugnā*, *fugax* od *fugā*<sup>1</sup>. Tak więc w naszym wypadku *\*-ākas*, zdaniem Leskiena, oznacza przynależność do określonego rodzaju, wskazanego w pniu, obok zasadniczej na terenie bałtyckim funkcji elatywnej, por. *Bildung der Nomina im Litauischen* 515.

W bałtyckim zasobie słowotwórczym brak jednakże formacji takich, w których by nieskonglutynowany sufiks *\*-ko-* pełnił funkcję intensywną. Omawiane formacje elatywne spotykamy już we wcześniejszych fazach od razu w postaci rozszerzonej.

Sufiks *\*-ko-* występuje w nie rozszerzonej postaci przede wszystkim we wschodnich językach indoeuropejskich: w sanskrycie i ormiańskim. W słowiańskim — wedle *communis opinio* — pojawia się on w tej formie w stale przytaczanych przykładach pierwotnych tematów na *-u-*, jak *ozkz*, *tnzkz*, w których deminutywność formacji miała się w zupełności zatrzeć. Opinię tę można znaleźć w ostatnich pracach traktujących o tym zagadnieniu, jak w Ewalda *Die Entwicklung des K-Suffixes in den indogermanischen Sprachen*, lub u Arntza *Sprachliche Beziehungen zwischen Arisch und Balto-Slavisch*. Nie inaczej przedstawia się ten problem w ujęciach syntetycznych Meilleta (*Introduction* éd. 7) czy Hirta (*Indogermanische Grammatik* III), którzy podzielają opinię Brugmanna (*Grundriss*) oraz dawniejszych badaczy.

Jeśli się szczegółowo zestawili poglądy uczonych współczesnych oraz dawniejszych, okazuje się, że żaden z nich nie przytoczył z języków słowiańskich ani jednego przykładu, który by *in*

<sup>1</sup> Por. Brugmann, *Grundriss* II<sup>2</sup> 1, 498 nn., oraz Ewald, *Die Entwicklung des K-Suffixes in den indogermanischen Sprachen* 21.

*concreto* ujawniał deminutywną funkcję sufiksu \*-ko-. Co więcej, twierdzenie to jest właściwie wyłącznie supozycją, opartą jedynie na zestawieniu porównawczym z odnośnymi formacjami z innych języków ie., a nie stwierdzeniem konkretnie zaświadczonego faktu. Przy tym stanowisku uwzględnia się jeszcze tę okoliczność, że cały szereg sufiksów zawierających owo podstawowe -k- posiada żywotną dziś jeszcze funkcję amplifikującą względnie deminutywną<sup>1</sup>.

O duży krok naprzód posuwa badania nad tym zagadnieniem rozprawa Trubeckiego, *Les adjectifs slaves en -skz-*, BSL XXIV 130 n., zwłaszcza jeśli chodzi o wyjaśnienie procesów historycznych, niezależnie od tego, czy interpretacja Trubeckiego jest w istocie słuszna. Ale i jego materiał faktyczny jest niewiele bogatszy niż poprzedników, zaś nowe przykłady (właściwie jeden z łużyckiego) nie wnoszą żadnego argumentu rozstrzygającego, mimo że autor przywiązuje do nich (nb. zupełnie niesłusznie, jak później się to okaże) znaczną wagę.

Tak przejrzyste utrzymanie elatywnej funkcji rozpatrywanego sufiksu, co prawda w rozszerzonej formie -ākas, w bałtyckim, a nadto istnienie licznych tworów z sufiksami deminutywnymi, zawierającymi w słowiańskim w rozszerzonej postaci sufiks \*-ko-, nasuwa pytanie, czy i w językach słowiańskich nie zachowały się ślady owej deminutywności względnie amplifikacji w samym, nie rozszerzonym sufiksie \*-ko-, co znane jest w staroindyjskim (przede wszystkim w sanskrycie).

Ograniczone ramy niniejszego artykułu nie pozwalają na szczegółowe przytoczenie rezultatów tych poszukiwań, wobec czego wypadnie ograniczyć się do przykładów typowych, których dowodowość uwypukli się w zestawieniu z materiałem i teorią Trubeckiego, zwłaszcza że zapoznanie się z tymi poglądami wydatnie ułatwi orientację w szczegółach zagadnienia. Późniejsza chronologicznie rozprawka Vaillanta, *Les adjectifs slaves en -ākū*, BSL XXXI 43 n., nie rozpatruje tej strony zagadnienia, gdyż Vaillant zajmuje się przede wszystkim późniejszym związkiem przymiotników na -skz z pniami słownymi.

<sup>1</sup> Szczegółową monografię poświęconą tym intensywnym formacjom opracował A. Belić, *Zur Entwicklungsgeschichte der slavischen Deminutiv- u. Amplifikativsuffixe*, JA XXIII 134, a zwłaszcza XXVI 320, gdzie rozpatruje formacje przymiotnikowe.



II. Trubecki wychodzi w swych rozważaniach od faktu rozszerzania dawnych tematów na *-u-* przez suf. *\*-ko-*. Przymiotniki na *-u-* tworzą dwie klasy. Pierwszą z nich stanowią formacje nie nawiązujące do form słownych, zaś drugą przymiotniki pozostające w ścisłym i oczywistym związku z formami słownymi od tego samego pierwiastka.

Ta pierwsza kategoria przymiotników, nie pozostających w związku z słowem, a oznaczających jakości fizyczne, dzieli się na dwie grupy: a) przymiotniki typu: szeroki, ciężki, wąski, lekki, a więc takie, które dają się ilościowo oceniać, oraz b) przymiotniki typu: słodki, gorzki, oznaczające jakości, które wywołują wrażenie przyjemności lub przykrości.

Tę semantyczną klasyfikację pragnie Trubecki zastąpić inną, do której przywiązuje szczególną wagę. Zdaniem jego należy je bowiem inaczej ugrupować, na a) przymiotniki wywierające wrażenie czegoś wielkiego lub przykrego, b) przymiotniki sugerujące wrażenie czegoś małego lub przyjemnego.

Języki słowiańskie mają pewne odpowiedniki (rozszerzone przez *\*-ko-*) w klasie drugiej, por. *ożkx*, stind. *ahú-h*, *tvnzkx*, stind. *tanú-h*, *lgzkx*, stind. *laghú-h*, *sladzkkx*, lit. *saldūs* i in.

Gdy w słowiańskim poczęła się przejawiać tendencja do ujednostajnienia odmiany przymiotników, wtedy tematy na *-nt-*, *-us-*, i *-is-*, mające rodzaj żeński na *-jā-*, utworzyły masculinum na wzór tematów na *-jo-*. W przymiotnikach na *-u-* rodzaj żeński był — zdaniem Trubeckiego — najprawdopodobniej tworzony na *-ū-*, o czym wnioskuje na podstawie urzeczownikowionego przymiotnika odsłownego scs. *neploidy* 'kobieta nieplodna'. Typ ten zachował silną odrębność deklinacyjną, uniemożliwiającą przejście odpowiednich maskulinów do tematów na *-jo-* (jak w tematach *-nt-*, *-us-*, *-is-*). Z braku innej możliwości wyjścia zastąpiono je homonimami, t. zn. formacjami intensywnymi z suf. *\*-ko-*.

Przymiotniki drugiej kategorii (małe, przyjemne) mogły być zastąpione formacjami deminutywnymi z suf. *-ko-*, gdyż sufiks ten nie zmieniał ich istotnego znaczenia, i tak w zasadzie zdrobniałogo. W pierwszej natomiast kategorii formacji przymiotnikowych proces ten — zdaniem Trubeckiego — nie mógł się dokonać, ponieważ ich intensiwa z suf. *\*-ko-* były tak znaczeniowo różbieżne, iż nie mogły ich w słownikowym użyciu zastąpić.

Nie wdając się na tym miejscu w krytyczny rozbiór argumentacji Trubeckiego, przytoczy się jedynie fakty i ograniczy się do poczynienia uwagi, że podstawa, na której Trubecki oparł swą opinię o eliminacji tematów na *-u-* w uzależnieniu od formacji femininum, jest bez wątpienia za wąska. Wszak jedyny przykład na *-ū-*, scs. *neplody*, nie może mieć wartości argumentu rozstrzygającego, zwłaszcza że dane innych języków nie dają tu sugestii zgodnych z wywodami autora. Przytoczyć warto dla przykładu, że w sanskrycie femininum tematów na *-u-* może mieć formację nie tylko na *-ū-*, ale i na *-ī-*.

III. Spośród niewątpliwych przymiotników o temacie dawnym na *-u-* dają się wyróżnić formacje mające postać tematu *-o-*, czyli nie zawierające owego koniecznego rozszerzenia przez *\*-ko-*. Prawdopodobieństwo, iż przytoczone poniżej przymiotniki są co do pochodzenia dawnymi tematami na *-u-*, opiera się na tym, że we wschodnich językach indoeuropejskich, a zwłaszcza w bałtyckich, zachowały się ich odpowiedniki mające od dawna postać<sup>1</sup> tematu na *-u-*.

Stp. i gw. *lgi* 'łagodny, lekki' obok *lekki*; por. scs. *lęskkz*, stind. *laghū-h*;

scs. *brazz*, cz. *brzý*, pol. *barzy* obok słowiń. *bářki*, cz. *brzký*; por. lit. *burzdūs*, w słowiańskim *-d-* zaświadczone w młr. *bórzdo* 'szybko';

cz. *drzý*, scs. *drzsz*, pol. gw. *dzierzy* obok pol. *dziarski*, stp. *darzki*, kasz. *dźeř'ci*, stcz. *drzký*, ros. *dėrzok*; por. stind. *dhršnu-h*;

stp. *wilgi* obok stp. *wilgki*, słow. *vlęskz*, cz. *vlhký*; co do odpowiedników bałtyckich por. Trautmann, Balt.-slav. Wb. 358.

Jeśli się zważy, że ogólna liczba pewnych tematów na *-u-* nie przekracza 11, zaś przytoczona tu grupka nie rozszerzonych tematów na *-u-* zawiera ich 4, to trudno utrzymać twierdzenie, że wszystkie tematy na *-u-* przeszły drogą rozszerzenia przez *-ko-* do tematów na *-o-*. Meillet bowiem wypowiada się kategorycznie o słowiańskim: »Il a hérité d'un assez grand nombre d'adjectifs en *-u-*, mais il les a tous éliminés par addition du suffixe *-ko-*« (Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave 244).

<sup>1</sup> Odpowiedniki bałtyckie skontrolowano tu na podstawie słownika Trautmanna, Baltisch-slavisches Wörterbuch.

Obok tematów na *-u-* istnieją i inne tematy przymiotnikowe rozszerzone przez suf. *\*-ko-*. Ta grupa przykładów ogranicza się u Trubeckiego do jedyne go przykładu, zaczerpniętego z łużycczyzny. Nowy przykład Trubeckiego, elativum łuż. *dtujki* 'długi', na którym autor w dużej mierze opiera swe wywody, nie wnosi jednakże żadnego argumentu rozstrzygającego, gdyż w łużyckim *dtujki* straciło w zupełności swą wartość elatywną stąd, że zanikło dawne positivum *dtugi*, wobec czego z braku opozycji w jednej płaszczyźnie chronologicznej nie można tu mówić o żywej funkcji elatywnej; *dtujki* ma w łuż. znaczenie nie 'bardzo długi, przydługi', lecz tylko 'długi'.

W językach zachodnio-słowiańskich odnajdujemy bezpośrednio ślady elatywnej funkcji samego sufiksu *\*-ko-*, która przypomina żywo w swym odcieniu intensywnym funkcję stopnia wyższego, jaką zaobserwowano w łotewskim w suf. *-āks*.

Stosunkowo najliczniej zachowały się przykłady tej funkcji sufiksu *\*-ko-* w łużyckim:

*małki* 'małeńki' deminutivum od *mały*<sup>1</sup>;

*starki* 'starszy, bardzo podeszły wiekiem' intens. od *stary*;

*šerki* 'szarawy' dem. od *šery*;

W końcu przykład Trubeckiego *dtujki* 'długi', który wyparł swój positivus służ. *dtugi*.

Obok tego pojawia się w łużyckim języku ciekawa formacja polegająca na powtórnym dodaniu suf. *\*-ko-*:

*welicki* magnativum (wedle określenia Muki) do *weliki* 'bardzo duży';

*dalocki* 'bardzo daleki', magn. do *daloki*;

*šyrocki* 'bardzo szeroki', magn. do *šyroki*;

*husocki* 'bardzo wysoki', magn. do *husoki*;

*dłymocki* 'bardzo głęboki', magn. do *dłymoki*;

przysł. *telicko* 'tylko' magn. do *teliko* 'tyle'.

Szczupłe ślady tego procesu przechowały się w dialekcie słowińskim:

*māŭli* 'mały' — *māŭlki* 'mały' (już z zatarciem różnicy znaczeniowej);

<sup>1</sup> We współczesnej łużycczyźnie *małki* jest wyczuwane jako deminutivum od *mały*, co uwydatnia uwaga Muki przy przytaczanych formacjach typu: »*małki*, *a*, *e* (Dem. v. *mały*...)«, por. Wörterbuch der nieder-wendischen Sprache.

*mjīlī* 'miły' —, lecz *mjīlkī* 'bardzo miły';  
*drafki* 'gorzki, cierpki' — *dretki* 'gorzki, cierpki', z zanikiem  
 opozycji funkcjonalnej, tj. funkcji intensywnej.

W czeskim i staroczeskim zostały zachowane ślady funk-  
 cji intensywnej suf. \*-ko-, i to, co dla rozważań jest szczególnie  
 cenne, w zakresie tematów dawnych na -u-:

cz. *brzj* 'szybki — *brzkj* 'szybki, rychły, gwałtowny';  
 stcz. *drzj* 'śmiały, zuchwały' — stcz. *drzkj* 'śmiały, nie-  
 okielzany, wyuzdany'; ewolucja znaczeniowa przytoczonych in-  
 tensywnych formacji jest tu jeszcze bardzo oczywista.

W polabszczyźnie zachowały się tylko bardzo szczupłe,  
 pośrednie ślady dawnej intensywnej funkcji suf. \*-ko-, wyziera-  
 jące z wtórnych przemian znaczeniowych, przy których natężenie  
 stopnia jakości przechodzi, poprzez odcienie znaczeniowe, w inną  
 jakość:

*mólē* 'płytki' — *mólkē* 'płytki, płaski';  
*vélē* 'wielki' — *vélkē* 'wielki' (z zatarciem różnicy).

W końcu wcale liczne ślady przekazuje nam staropol-  
 szczyzna oraz gwary; przytoczmy i tu część bardziej cha-  
 rakterystycznego materiału:

stp. i gw. *lgi* 'łagodny, lekki' — *lekki* 'lekki';  
 gw. *dzierzy* — ogpol. *dziarski*, stp. *darzki*;  
 gw. *długi* 'długi' — gw. *dłużki* 'przydługi, b. długi';  
 stp. *wieli* 'wielki' — stp. *wielki* 'wielki', bez zróżnicowania  
 znaczeniowego podobnie jak przymiotniki:

stp. *ili*, *ilki* 'jak wielki';  
 stp. *kili*, *kilki* 'jak wielki';  
 stp. *tyli*, *tylki* 'tak wielki'.

Poza tym znamienna kategoria, zbudowana, podobnie jak  
 w łużyckim, za pomocą ponownego dorzucenia suf. \*-ko- (a wła-  
 ściwie \*-sko-):

stp. i gw.: *wysoczki*, *daleczki*, *głęboczki*, *szeroczki*, *tyliczki*,  
*wieliczki*, przy czym przy gwarowych formacjach zaznaczono  
 w Słowniku Karłowicza, że są to zdrobnienia znaczeniowe wobec  
*wysoki* itd.

Ponadto w językach łużyckim, polskim i czeskim spotyka  
 się bardzo charakterystyczne formacje, jakimi są rzeczowniki  
 z suf. \*-ko- obok przymiotników nierozszerzonych tymże sufiksem  
 (niekiedy obok przymiotników z suf. \*-ko-). Rzeczowniki te, typu

łuż. *starka* 'starsza kobieta', cz. *holka* 'dziewczyna', pol. gw. *starek* 'dziadek', są oczywiście substantywizowanymi przymiotnikami.

Mamy tu do czynienia z przejrzystym, konsekwentnym rozwojem formacji intensywnych, które właśnie na mocy swej elatywnej funkcji łatwo przechodzą w rzeczowniki. Wszak znaczenie elatywne, wskutek nasilenia cechy zawartej w przymiotniku odnoszącym się do jakiegoś przedmiotu, staje się jego wyłącznym określeniem, co prowadzi do substantywizacji przymiotnika o sufiksie elatywnym.

Wydobycie i zestawienie tych szczegółowych, niemniej dalekich od wyczerpania, faktów z języków zachodnio-słowiańskich nie rozstrzyga całego zagadnienia co do języków słowiańskich w ogóle. Wystarczy jednak wziąć chociażby słownik Bernekera, by się od razu przekonać, że z przejawami tej funkcji suf. *\*-ko-* można się spotkać także i w pozostałych językach słowiańskich, grupy południowej i wschodniej. Przedstawione tu fakty oraz okoliczność, że zjawiska tego rodzaju znane są również i w pozostałych językach słowiańskich, pozwalają na urobienie sobie ogólnego poglądu na to zagadnienie w językach słowiańskich w ogóle.

IV. Nagromadzony i zanalizowany materiał empiryczny pozwala na zajęcie stanowiska wobec przedstawionej pokrótce teorii Trubeckiego.

Po pierwsze wbrew twierdzeniu Trubeckiego, jakoby przymiotniki na *-u-* z klasy drugiej (przyjemne, małe), zostały zastąpione przez homonim na *-ko-*, istnieją w językach słowiańskich przymiotniki o tym temacie, które bezpośrednio przeszły do tematów na *-o-*, nie uciekając się do sufiksacji.

Należy też zaznaczyć, że wedle Trubeckiego języki słowiańskie nie mają odpowiedników pierwszej grupy znaczeniowej przymiotników na *-u-*, poza jedynym wyjątkiem *\*težbъ*, por. lit. *tingùs*, który należy do grupy przymiotników wywołujących wrażenie czegoś wielkiego lub przykrego. Tym samym sposób eliminacji dawnych tematów na *-u-*, jaki Trubecki suponował dla drugiej klasy przymiotników na *-u-*, w praktyce odnosi się do obu klas przymiotników na *-u-*.

Po wtóre, istnieją jednocześnie dwie kontynuacje dawnego tematu na *-u-*, z których jedna posiada rozszerzenie za pomocą *\*-ko-*, zaś druga ma postać tematu na *-o-* bez rozszerzenia.

Przechowanie w tych rozszerzonych formacjach funkcji intensywnej, nb. tym częściej i wyraźniej, im dalej cofamy się wstecz we wcześniejsze warstwy chronologiczne języków zachodnio-słowiańskich, przy równoczesnym utrzymaniu opozycji do przymiotnika przekształconego bezpośrednio w postać o temacie *-o-*, w funkcji pozytywu, a więc typ: słowiń. *mjiľi* 'miły' ale *mjiľki* 'bardzo miły', — wskazuje, że sufiksacja za pomocą *\*-ko-*, mająca szczerunkowo zaświadczony charakter intensywny, nie służyła celowi strukturalnemu, tj. przesuwaniu dawnych tematów na *-u-* do tematów na *-o-*.

Argument ten, będący nie konstrukcją, lecz wyrastający wprost z faktów, wydaje się najistotniejszym dla wykazania możliwości względnie niemożliwości eliminacji dawnych tematów na *-u-* drogą procesu domniemywanego przez Trubeckiego.

W końcu warto może zwrócić uwagę i na trzecią okoliczność przemawiającą przeciw wywodom Trubeckiego. Oto z drugiej strony spotyka się we względnie dawnych warstwach chronologicznych języków słowiańskich i inne tematy, które mają postać rozszerzoną przez suf. *\*-ko-*. Wskazuje to, iż jakiegokolwiek ograniczanie suf. *\*-ko-* do tematów na *-u-* (względnie nawet i do tematów na *-i-*) w funkcji strukturalnej jest niezgodne z rzeczywistością<sup>1</sup>. Twierdzenie podnoszące tę niesłuszność panującej powszechnie opinii wydaje się tym prawdopodobniejsze, że aczkolwiek trudno ustalić chronologię sufiksacji za pomocą *\*-ko-*, niemniej jednak przystępuje ono w bardzo dawnej epoce do takich tematów na *-o-*, jak *glōbokъ*, *vysokъ*, i in., które na terenie Słowiańszczyzny nie pojawiają się w ogóle w postaci bez *-ko-*. Formacje te odnajduje się w tych samych czasowych warstwach języków słowiańskich, co najdawniejsze postacie przekształconych tematów na *-u-*. Wobec tego trudno przyznać słuszność twierdzeniu Trubeckiego, że przymiotniki typu *glōbokъ*, *vysokъ*, *širokъ*

<sup>1</sup> Jak dalece zakorzenione jest mniemanie o wyłącznie strukturalnej wartości suf. *\*-ko-*, świadczy stanowisko nawet tak krytycznego uczonego, jakim był Meillet, który znalazłszy w scs. nierozszerzone formy *drъzъ* i *krъpъ* (obok rozszerzonych w innych językach słow.), mając trudności w objaśnieniu postaci z *\*-ko-*, wypowiada się: »il est possible que *drъzъ* et *krъpъ* soient d'anciens thèmes en *-o-*, mais on ne voit pas pourquoi ils auraient, par exception, passé aux thèmes en *-u-*«. Études... 325.

i in. są późniejszymi tworamii wtórnymi w stosunku do dawnych tematów na *-u-* rozszerzonych przez suf. *\*-ko-*, zwłaszcza że nie jest ono poparte żadnym konkretnym argumentem.

Trzeba w końcu zaznaczyć, iż późniejsze prace (Meillet, Hirt i i.) przechodzą na ogół mimo tej, w zasadzie pełnej inwencji, rozprawy Trubeckiego, aczkolwiek nie podejmowano prób krytyki tego stanowiska.

Rozprawka niniejsza, operująca z konieczności jedynie wybranymi, typowymi formacjami spośród nagromadzonego materiału, nie rości sobie bynajmniej pretensji do charakteru wyczerpującego, a tym mniej monograficznego. Zadaniem jej było jedynie zwrócić uwagę na niesłuszność powszechnie przyjętych zapatrywań oraz na pewne związki rozpatrywanych zjawisk z faktami bałtyckimi, które rzucają na problematykę nieco światła.

V. W związku z tym warto pokrótce ująć te istotne rezultaty roztrząsań, które — jak się zdaje — nasuwają dalsze spostrzeżenia i wnioski.

Zachowane, szczupłe co prawda, lecz dostatecznie wyraźne pary przymiotników o dawnym temacie na *-u-* (t. zn. formacja rozszerzona przez intensywny sufiks *\*-ko-* oraz postać nierozszerzona na *-o-*, typ: pol. *lekki* — *lgi*) zdają się wskazywać — przy uwzględnieniu faktu, iż *\*-ko-* tworzy także intensiva od innych tematów (*-i-*, *-o-*) —, że sufiks *\*-ko-* nie mógł mieć w obrębie tematów na *-u-* funkcji strukturalnej, polegającej na przesuwaniu ich do tematów na *-o-*.

Jeśli przedstawione wywody i fakty mają moc przekonawającą, to tym samym należałoby co najmniej podać w wątpliwość powszechną opinię, jaka panuje w gramatyce porównawczej o procesie eliminacji w przymiotnikach tematów na *-u-*.

Poza tym przytoczone formacje z morfologii przymiotników w językach zachodnio-słowiańskich dostarczają *in concreto* dowodów intensywnej funkcji tego sufiksu, o czym dotychczas wiadomo było wyłącznie pośrednio, tj. bez oparcia o konkretny grunt faktów, na podstawie twórców z suf. *\*-ko-* z innych języków indoeuropejskich.

Powyższe pozytywne stwierdzenie — jak się zdaje — uzupełnia dotychczasowy stan badań nad omawianym typem formacji przymiotnikowych, gdyż np. kilkakrotnie już cytowany tu Meillet,

który w *Études* poświęcił tym przymiotnikom osobną rozprawę, tak formuluje swe »monograficzne« stanowisko: »Dans les adjectifs, *-ko-* ne sert même guère en slave (à la différence du germanique, du grec, etc.) qu'à élargir des thèmes déjà existants« (ib. 324).

I wobec rozumowania wnoszącego o słowiańskich tworach przymiotnikowych na podstawie danych z innych języków można wysunąć zasadnicze wątpliwości. Zestawiając odnośne zjawiska z staroindyjskiego i ormiańskiego, rzucano je na jedną płaszczyznę chronologiczną z słowiańskimi, choć zjawiska te pochodzą najprawdopodobniej z różnych nawarstwień chronologicznych. Nie wdając się tu w szczegóły, wykraczające poza ramy zagadnienia, można jednak zauważyć, że np. żywotność funkcji deminutywnej w sanskrycie w zakresie przymiotników datuje się dopiero w późniejszej epoce tego języka, wobec czego trudno ją z całą pewnością przypisywać językowi indoeuropejskiemu.

Jeszcze jeden moment wydaje się godnym uwagi. Konkretnie fakty zaświadczające w przymiotnikach intensywną funkcję suf. *\*-ko-* pozostają w zgodzie z systemem słowotwórczym języków słowiańskich, wyjaśniając liczne na tym terenie formacje odprzymiotnikowe rzeczowników pozbawione wyraźniejszego zabarwienia znaczeniowego. Chodzi o substancywizację przymiotników posiadających sufiks pierwotnie intensywny, którego wartość strukturalna w późniejszej epoce jest oczywiście zjawiskiem wtórnym.

Suf. *\*-ko-* bowiem, podobnie jak bałt. *-ākas*, miał tu funkcję elatywną, zbliżoną do elatywnej wartości ie. komparatiwu *-ies*, *-ios*, *-is*. Te zaś stopnie wyższe były w ie. (por. w wedyckim *vārīyas-* 'bardzo szeroki' od *urū* 'szeroki') raczej rzeczownikami, co dobitniej uwypukla możliwość substancywizacji formacji na *-ko-*. Komparatywność tworów o funkcji pierwotnie elatywnej jest wtórna, jak to przekonywająco na szerokim materiale wykazuje Jensen, *Der steigende Vergleich und sein sprachlicher Ausdruck*, IF LII 108 n.

W dyskusji zabierali głos Willman-Grabowska i Kuryłowicz.



### 7. Z. Stieber: Fonetyka polskiego dialektu kulturalnego w porównaniu z gwarową.

W dotychczasowych rozważaniach na temat stosunku polskiego dialektu kulturalnego do gwar ludowych brano zwykle pod uwagę podobieństwa lub różnice, jakie zachodzą między mową warstw wykształconych a pewną częścią obszaru gwarowego, tj. głównie dialektem wielkopolskim z jednej strony a małopolskim z drugiej. Omawiano przy tym właściwie tylko te cechy gwarowe, które odróżniają Wielkopolskę od Małopolski etc., jak brak mazurenia, inna wymowa nosówek etc.

Warto jednak zastanowić się także nad stosunkiem dialektu kulturalnego do gwar polskich wziętych jako całość. Polski dialekt kulturalny istnieje już tak długo jako twór względnie samodzielny, że już a priori można przypuścić powstanie w nim cech jemu tylko właściwych, a obcych mowie ludowej całej Polski.

I rzeczywiście, mowa polskiej inteligencji ma dziś szereg cech, które ją różnią jeśli nie dosłownie od wszystkich dialektów wiejskich, to w każdym razie od ich bardzo znacznej większości. Są to: 1) brak *a* pochylonego, 2) szybki zanik *e* pochylonego, 3) brak protezy *u* przed *o* nagłosowym, 4) specyficzne brzmienie i zakres występowania samogłosek nosowych, 5) konsekwentniej przeprowadzone zmiany  $*e \Rightarrow o$  i  $*\acute{e} \Rightarrow a$  po wargowych, 6) brak wpływu *m*, *n* na barwę poprzedzających je samogłosek, 7) brak rozszerzającego wpływu *t*, *l* na poprzedzające je *i*, *y*, 8) wprowadzenie nowych miękkich  $\acute{z}$ ,  $\acute{t}$ ,  $\acute{d}$ ,  $s'$ ,  $z'$ ,  $c'$ ,  $\acute{r}$ , 9) zachowanie grupy *kt*.

Nie podaję tu — jak widać — żadnego nowego faktu, bo przecież brak wymienionych tu cech w znacznej większości gwar wynika jasno z prac prof. Nitscha i innych, a z systemu dialektu kulturalnego zdaje sobie sprawę każdy językoznawca. Chodzi mi tu jednak o zestawienie tych faktów i o pewne wnioski, które z tego zestawienia wynikają.

Nim jednak dojdziemy do tych wniosków, zastanówmy się chwilę nad każdym z dziewięciu podanych wyżej punktów.

1) Różnica barwy między dawnymi  $\bar{a}$  i  $\acute{a}$  jest typową cechą polsko-pomorską względnie polsko-pomorsko-połabską<sup>1</sup>. Z gwar polskich poza notorycznie nowymi (Podlasie, Łomżyńskie, wschodnia Lubelszczyzna) nie mają go tylko dialekty Kociewia, okolicy Gru-

<sup>1</sup> T. Lehr-Splawiński, Gramatyka połabska, s. 29—31.

dziądza (też właściwie nowe gwary) i część dalszego Mazowsza. Poza terytorium lechickim nie mamy tego zjawiska nigdzie, wyjąwszy gwary przejściowe polsko-czeskie (gwary Lachów) i polsko-słowackie (kilka wsi pod Bardiowem). Tracąc różnicę między *a* i *â* wyzbył się więc dialekt kulturalny jednej z typowych cech różniących obszar polski od innych słowiańskich, czyli poniekąd odpszczył się. Że zanik *â* nastąpił pod wpływem mowy Polaków kresowych, a więc pośrednio pod wpływem mało- i białoruszczyzny, o tym chyba nikt poważnie nie wątpi<sup>1</sup>. Inna rzecz, że istnienie tuż pod Warszawą obszaru bez *â* mogło być w tym wypadku czynnikiem »posiłkującym«<sup>2</sup>.

2) Pochylone *e* występuje w różnych postaciach we wszystkich polskich gwarach z wyjątkiem małych enklaw łowickiej i miechowskiej. Dziś wymowa *beda*, *żyka* trzyma się wprawdzie jeszcze u bardzo wielu inteligentów, jest jednak niewątpliwie skazana na wymarcie, bo za poprawniejszą uważa się już powszechnie wymowę *bēda*, *žeka*. W jaki sposób powstało przekonanie o wyższości tej drugiej, na to trudno odpowiedzieć.

3) Nagłosowe *o* z protezą cechuje wszystkie polskie gwary z wyjątkiem południowo-zachodniej części Śląska i wsi Głodówki na Orawie, gdzie mamy wymowę *oko* pod wpływem gwar wschodnio-morawskich i słowackich. Jeśli i gdzie indziej w Polsce trafia się w gwarach *o-*, to mamy tu do czynienia ze zjawiskiem wtórnym (np. na Kociewiu, gdzie *oko*  $\leftarrow$  *uoko* i *okeć*  $\leftarrow$  *uokeć*). I w tym wypadku język literacki utracił więc cechę ogólnopolską. Nie może tu jednak być mowy o wpływie fonetyki kresowej, skoro ogromna większość gwar ukraińskich i wiele białoruskich ma typ *uoko*. Nie mogła tu również wpłynąć czeszczyzna, bo przecież w żywej mowie czeskiej mówiło się i mówi od dawna *von*, *voko* etc. Trudno zaś przyjmować jakiś szczególny wpływ gwar słowackich i wschodnio-morawskich na polski dialekt kulturalny.

Można sobie zadać pytanie, czy w ogóle proteza przed *o* nie jest w Polsce cechą późną, która powstała w gwarach już

<sup>1</sup> Pierwsi zaczęli rymować *biała*—*rwala* etc. poeci z Czerwonej Rusi. Ob. K. Nitsch, *Z historii polskich rymów*. Tow. Nauk. Warsz. 1912, s. 18.

<sup>2</sup> Ob. K. Nitsch, *Próba ugrupowania gwar polskich RWF XLVI* (1910), s. 358. S. Szober, *Pochodzenie i rozwój pol. jęz. lit.* Warszawa 1931, s. 29.

po »oderwaniu« się od nich mowy klas wykształconych. W takim razie *o*-dialektu literackiego byłoby po prostu archaizmem. Za tym przypuszczeniem przemawia pozornie fakt, że od najdawniejszych czasów mamy w rękopisach i drukach polskich pisownię *oko*, *obraz*, a tylko zupełnie wyjątkowo *hoblubił* etc<sup>1</sup>. Nie należy jednak przeceniać tego argumentu. Pamiętajmy, że *u* przed *o* nie mogło być fonemem; i dziś zresztą jest nim tylko w tych gwarach, w których  $t \Rightarrow u$ , i może tam, gdzie ogólnopolskiemu *v* odpowiada *u*-. Dyftong *uo* pojmowano więc, być może, w XV i XVI w. jako jedną głoskę i tę właśnie głoskę oznaczono literą *o*. Przypuszczenie to jest tym prawdopodobniejsze, że proteza przed *o* istniała w tym samym czasie w pokrewnych językach czeskim, obu łużyckich i wymarłych dialektach lechickich<sup>2</sup>.

Jeśli przyjmiemy, że wymowa *uoko* lub *\*oko* jest pierwotna, to doprawdy nie jest łatwo wytłumaczyć jej zanik w dialekcie kulturalnym. Sądzę, że dużą rolę mogła tu odegrać dwujęzyczność szlachty polskiej, która w XVI w. i później mówiła przecież biegle po łacinie, a potem (przynajmniej szlachta zamożniejsza) po francusku.

Szkoła, w której uczono tylko po łacinie, niewątpliwie wymagała od ucznia »nałamania« się do fonetyki ówczesnej łaciny środkowo-europejskiej. Skoro zaś młody człowiek nauczył się wymawiać *oculus*, *ostia* i codziennie w szkole tej wymowy używał, to nie dziwnego, że mógł i w swoim języku zacząć mówić *oko* zamiast *uoko*, podobnie jak chłopiec z Poznańskiego, który w niemieckiej szkole nauczył się używać aspirowanych *t*, *k*, z czasem zaczynał i po polsku mówić *t<sup>h</sup>o*, *k<sup>h</sup>ogo*.

Prof. Nitsch zwrócił mi uwagę na możliwość innego tłumaczenia. Jak wiadomo, Polska południowa i zachodnia mają  $uo \Leftarrow o$  także w śródgłosie i wygłosie, gdy Mazowsze ma w tych pozycjach *o*. Otóż po przeniesieniu stolicy do Warszawy mogli Mazurzy wyśmiewać się z Mało- i Wielkopolan mówiących *kuot*, *puole*, ci zaś, wyzbywając się tej wymowy, mogli skutkiem pewnego »nieporozumienia« usuwać *u* też z nagłosu. Musielibyśmy w takim razie przypuścić, że Mazowsze wzięło w tworze-

<sup>1</sup> J. Łoś, Gramatyka polska I 78.

<sup>2</sup> O tym pisałem szerzej w Slav. Occ. XIV (193) 235—40.

niu polskiego dialektu kulturalnego większy udział niż się zwykle przyjmuje; (na jeden szczegół tego udziału, sufixs *-ywać* zam. dawniejszego *-ować*, zwrócił uwagę prof. Nitsch w pracy, cytowanej niżej na str. 44, przypisek 2).

4) Co do wymowy nosówek w dialekcie kulturalnym to dziś nie zgadza się ona dokładnie z wymową żadnego większego obszaru gwarowego. Do wielkopolskiej zbliża się przez zachowanie samogłosek nosowych w śródgłosie tylko przed szczelinowymi a ich rozkład przed zwartymi, ale różni się od niej barwą samogłosek (w Wielkopolsce *u, ɥ* lub *é, ǝ*) i odmiennym traktowaniem *-o*. Z innych gwar jedne mają na miejscu dawnych nosówek stale samogłoski ustne, inne *a, ɥ* etc. Konsekwentna wymowa *e, ɔ* jest — zwłaszcza w starych dialektach — bardzo rzadka. Końcowe *o* znaczna większość gwar zamieniła albo na *-om* (*-óm*) albo też na *-o* (*-ó, -u*), zaś z tych nielicznych, które jego nosowość zachowały bez zmiany, znów znaczna część zwięzła je na *ɥ* etc. Pamiętać też należy, że nieraz chyba końcowe *o* gwarowe może być wtórne<sup>1</sup>.

Na ogół można stwierdzić, że wymowa nosówek w dialekcie kulturalnym jest zgodna z wymową wielkopolską, ale nie dzisiejszą lecz dawną, taką jaką znamy z pracy W. Kuraszkiwicza<sup>2</sup>. Widocznie więc w dialekcie kulturalnym utrzymał się stan dawniejszy, gdy w gwarach wielkopolskich nastąpiło zwięzienie *e, ɔ*.

5) Nigdzie chyba nie mamy gwary, w której by zmiany *\*e ⇒ o, \*ě ⇒ a* były przeprowadzone po wargowych tak konsekwentnie, jak w języku literackim. Na południu Polski i w centrum słyszy się formy *biedro, mietła, pierun, pietun, wiesło, wiesna, popieł*, gdy na Mazowszu mamy wprawdzie *biodro, miotta, piorun, wiosna, piotun* etc., ale za to *powiedać, zamietać, zawiesza, wietrak, wiadomo*. Niejedna z form bez przegłosu istniała już w polszczyźnie średnio-wiecznej, a nie wszystkie z nich można tłumaczyć wyrównaniami analogicznymi. Jakkolwiekby je zresztą tłumaczyć, faktem jest, że różnica pomiędzy dialektem kulturalnym i gwarami jest także w tym wypadku niewątpliwa. Wyjaśnienie jej powstania jest na razie bardzo trudne; należałoby przeprowadzić dokładne studia

<sup>1</sup> Wtórne nosówki powstałe z *-em, -om* etc. mamy np. w części Śląska. Ob. K. Nitsch, MPKJ IV (1909) 145—9.

<sup>2</sup> Studia nad polskimi samogłoskami nosowymi. Rozpr. Wydz. Filol. PAU, LXIII (1932) nr 3, głównie s. 112—6.

nad rozmieszczeniem form z przegłosem i bez przegłosu zarówno dziś, jak i w wiekach dawniejszych.

6) W całej Polsce wywierają głoski *m*, *n* pewien wpływ na poprzedzające je *e*, *o*, czasem też na *i*, *y*, *u*. Głoska *e* ulega albo zwężeniu (*tyn*, *tén*), albo rozszerzeniu (*tan*, *tán*), albo wreszcie unosowieniu (*ten*, *tán*), gdy *o* zwęża się (*kuń*, *kón*) lub unosawia (*kón*). Głoski *i*, *y* ulegają czasem rozszerzeniu (*goścýñec*, *dým* etc.), wreszcie *u* zmienia się w tej pozycji bardzo często na *o*, *ó* (*ra-xonek* itd.). Chodzi tu znów o zjawisko typowo polskie; nie ma go w żadnym z sąsiednich języków. W górnołużyckim zdarza się zupełnie wyjątkowo (*nima*, *nimale*), poza tym zaś występuje jeszcze w gwarach mieszanych polsko-czeskich (laskie), polsko-słowackich (koło Bardiowa) i w polsko-ruskim dialekcie Osturni.

Wpływ spółgłosek nosowych na poprzedzające je samogłoski zaznacza się wyraźnie w polszczyźnie literackiej już w XV w.<sup>1</sup>, a widać go u pisarzy XVI, XVII i XVIII w. Tym bardziej dziwi więc to, że w dzisiejszej mowie inteligencji mamy tylko garstkę form z samogłoską zmienioną pod wpływem *m*, *n*, jak *słońce*, *mniemać*, częste *tłomaczyć*, powszechne choć »niepoprawne« *nima* etc.

Wy tłumaczenie zaniku oddziaływania *m*, *n* na poprzednie samogłoski w dialekcie kulturalnym, a więc nawrotu tego dialektu do stanu sprzed paru wieków, jest znów bardzo trudne. Może jakąś rolę odegrali i tu Polacy z kresów, może nie bez wpływu było oswojenie się polskich warstw wykształconych z fonetyką innych języków. Kto wie też, czy nie ma jakiegoś związku między omawianym tu zjawiskiem a ustaleniem się w dialekcie kulturalnym dzisiejszej wymowy dawnych samogłosek nosowych.

7) Zmiany *'i' ⇒ 'yt'*, *'et* a *'il' ⇒ 'yl'*, *'el* a także *yt ⇒ et* etc. obejmują w większym lub mniejszym zakresie prawie całą Polskę. Rzadkie są na Mazowszu, choć w Broku np. słyszałem *kupýyu*, *skfaśyuo*, *puącyu*, *famielja*, *śyua*, *xfylke*, w Brańszczyku *potfer-żyli*, *puścyli*, a nawet pod Augustowem *kupýyua*. Poza obszarem czysto polskim mamy chyba tylko w gwarach laskich i podbardiowskich *'yl' ⇐ 'ił'*, chodzi tu więc o zjawisko typowo polskie.

Cecha ta występuje już w zabytkach XIV i XV w.<sup>2</sup>, a i później niewątpliwie panowała w mówionej polszczyźnie nie tylko gwarowej, ale też »inteligenckiej«. Zanik jej w dialekcie kultural-

<sup>1</sup> J. Łoś, Gramatyka polska, I 18—9.

<sup>2</sup> l. c., s. 18.

nym przypisuje prof. Nitsch<sup>1</sup> wpływowi prowincji ruskich. Obecnie jednak podsunał mi inną myśl. Oto można stwierdzić, że *i*, *y* rozszerzone pod wpływem *ż*, *ł*, zlewają się w zasadzie z *e* pochyłonym tego odcienia, jaki panuje w danej gwarze. W czasie, kiedy w dialekcie kulturalnym zapanowała wymowa *e* pochyłonego po miękkiej jak *i*, zaś po twardej jak *y*, musiały z form *χοζέλι*, *πέτα* powstać znów *χοζίλι*, *πίτα*. Obecnie *e* pochyłone zastępuje się w wymowie inteligencji przez *e*, ale ortografia zapobiega zamianie *πίτα* na *πέτα*, podobnie jak np. zamianie *πίσατ* na *πέσατ*. Przeciw takiemu tłumaczeniu mogłyby przemawiać tylko pewne szczegóły, np. w wielu gwarach, w których panuje typ *tyś*, *żyka*, mówi się jednak *beż*, podobnie na dużych obszarach panuje forma *fańel'ia*, choć *'e* na miejscu *e* pochyłonego mamy tylko w Łowickiem i koło Kielc. Ale tłumaczenia, które by mogło wyjaśnić rozwój wszystkich form, nie znajdziemy nigdy na pewno.

8) Że nowe *ż* w wyrazach jak *Chiny*, *Hiszpania* a nawet *podstuchiwać* cechuje dialekt kulturalny w przeciwieństwie do gwar i że to *ż* dostało się do mowy wykształconych Polaków skutkiem wpływu języków obcych (niemieckiego, włoskiego, francuskiego etc.), to zupełnie jasno wykazał niedawno prof. Nitsch<sup>2</sup>. Od siebie dodam tylko, że zachowanie bez zmiany dawnej grupy *xy* przy równoczesnym przejściu *ky* ⇒ *ki* a *gy* ⇒ *gi* jest cechą typowo polską, bo w żadnym z pobliskich języków słowiańskich, z wyjątkiem tak pokrewnego polszczyźnie dolno-łużyckiego, nie mamy takiego stanu. Wszędzie tam albo *ky*, *gy*, *xy* się zachowały, albo też wszystkie przeszły na *ki*, *gi*, *xi*.

Również obcemu wpływowi należy przypisać powstanie w dialekcie kulturalnym nowych głosek *ł*, *d*, *s*, *ź*, *c*, *r*<sup>3</sup>, których w zasadzie nie ma w gwarach i nie było w języku staropolskim. Inteligenckim formom typu *rad'io*, *kome'd'ia*, *proces'ia*, *xi'stor'ia* odpowiadają ludowe typu *rady'io*, *kómedy'ia*, *procesy'ia*, *xi'story'ia*. Do jakiego stopnia grupa *s'i* jest obca dla niewykształconego Polaka, świadczy fakt, że jeden z woźnych krakowskiego uniwersytetu zamiast *Sidol* mówi *Sydol* a zamiast *Sirax* — *Śiraks*.

Co prawda, istnieją także w dialekcie kulturalnym (o tym jak

<sup>1</sup> Z hist. pol. rymów, s. 25.

<sup>2</sup> Polskie *chy*, *chi* i *hy*, *hi*. Sprawozd. PAU 1931 nr 3, s. 5.

<sup>3</sup> O tych głoskach pisał prof. Nitsch w MPKJ IV (1909) 410—7.

jest w gwarach, wiemy właściwie mało) głoski *t*, *d* etc. polskiego pochodzenia jak w *brać\_izę*, *nos'\_i broda* w Warszawie a *brad'\_izę*, *noz'\_i broda* w Krakowie, *noc'\_izę* w Warszawie, *vuć\_inny* tu i tam, wreszcie w *odimenny*, *z'isćić* etc. Chodzi tu jednak wszędzie o specjalną pozycję na końcu wyrazu lub przedrostka. W pozycji międzywyrazowej mamy przecież także miękkie *ż* lub *ý* (*duż'\_i cało* lub *du'ý'\_i cało*).

Jak wynika z pracy prof. Nitscha »Małopolskie *ch*<sup>1</sup>«, w zasadzie w całej Polsce grupa *kt* zamieniła się na *χt*. Formy *kto*, *który* istnieją właściwie tylko w gwarach podkrakowskich (choć nawet w Woli Justowskiej, tuż pod Krakowem, słyszałem od niewątpliwego autochtona *niχtury*). Południowa Małopolska mówi *fto*, *ftóry* (*ft*  $\Leftarrow$  *χt*), północna *tko*, *tkóry*, reszta Polski *χto*, *χtóry*. Wymowa *χto*, *niχt* etc. zdarza się zresztą często u inteligencji, zwłaszcza wiejskiej. Ogólnopolskie (w gwarach, a nawet u inteligencji) są też właściwie formy typu *doχtór*, *traχt* etc., na samym południu mamy *doftór*. Typ *doktór* trafi się naturalnie wszędzie, ale już jako wynik wpływu dialektu kulturalnego na gwary. Jednak formy z *χt* trzymają się na wsi mocno, co więcej, w Sieradzkim stwierdziłem, że tamtejsze *tko*, *tkóry* ustępują miejsca nie kulturalnym *kto*, *który*, ale panującym w sąsiednich dialektach formom *χto*, *χtóry*. Trzeba wreszcie pamiętać, że i pod Krakowem mogły już kiedyś panować powszechnie formy typu *χto*, *doχtór*; dzisiejsze *kto*, *doktór* mogły powstać skutkiem wtórnego przejścia *χt*  $\Rightarrow$  *kt*, takiego samego jak w *ptakta*  $\Leftarrow$  *ptaxta*.

Zmiana *kt*  $\Rightarrow$  *χt* nie jest wyłącznie polska: *χto* mówi się przecież po małopolsku, białorusku, wschodnio-słowacku i dolnołużycku, a dzisiejsze głuź. *štó* powstało całkiem niedawno z *χtó*. Polski dialekt kulturalny oparł się więc tendencji obejmującej nie tylko Polskę, ale też kraje słowiańskie na wschód i zachód od niej. Przy tym chodzi tu o zjawisko stare, nie tak rzadkie już w polszczyźnie XV w.<sup>2</sup>

Jakże więc tłumaczyć ten konserwatyzm dialektu kulturalnego. Może zaważył tu fakt, że grupa *kt* zachowała się czy też powstała na nowo właśnie w gwarach podkrakowskich, a więc

<sup>1</sup> Monografie Polskich Cech Gwarowych nr 2, s. 35—9.

<sup>2</sup> J. Łoś, Gramatyka polska, I 192. To samo wynika z materiałów do Słownika staropolskiego PAU.

w bezpośrednim sąsiedztwie dawnej stolicy, wątpię jednak, by mógł on wystarczyć sam przez się. Wpływ kresów oczywiście odpada. Można by przyjąć wpływ czeski, cóż, kiedy po czesku mówi się *gdo* (pisane *kdo*) a nie *kto* (w czeszczyźnie ludowej, nawet w Pradze, mówi się *kerej*; widać z tego, że i w Czechach raczej unikano *kt*).

Otóż w tym właśnie wypadku bardzo ważny mógł być wpływ łaciny. Szlachcic, który w łacińskiej szkole nauczył się wymawiać poprawnie słowa *doctor*, *rector*, *tractare*, *actus* etc., umiał potem już i po polsku wymówić *doktór*, *rektor*, *trakt*, *akta*. Nic dziwnego, że skutkiem tego mógł wymówić też *kto*, *który* nie poddając się tendencji do zmiany *kt*  $\Rightarrow$  *xt*, podczas gdy w tym samym czasie ulegał jej chłop, który zamieniał *kt* na *xt* zarówno w wyrazach polskich jak i obcych, bo ich poprawnej wymowy nikt go przecież nie uczył.

Widzimy, że różnice między dzisiejszą wymową warstw wykształconych a wymową ludu powstały w części przynajmniej pod wpływem, jaki wywarły na tę pierwszą języki obce. Nie ma w tym nic dziwnego; fakt, że bilingwizm ułatwia wpływ jednego języka na drugi, jest rzeczą znaną. Nasza zaś warstwa kulturalna była od najdawniejszych czasów co najmniej dwujęzyczna, musiało się to jakoś odbić na jej języku ojczystym.

Jakkolwiekby jednak tłumaczyć fakt powstania każdej z wymienionych różnic, musimy stwierdzić, że dialekt kulturalny wyzbył się szeregu typowo polskich cech dawnych, z drugiej strony zaś w pewnych wypadkach (przede wszystkim gdy chodzi o utrzymanie *kt*) zachował stan dawniejszy opierając się ogólnopolskiej tendencji do innowacji. Można więc powiedzieć, że fonetyka dialektu kulturalnego jest mniej polska niż fonetyka znacznej większości gwar<sup>1</sup>.

W dyskusji zabierali głos: Tarnacki, Friedrich, Nitsch.

<sup>1</sup> W artykule tym starałem się uniknąć nadmiaru odnośników, toteż powołuję się na inne prace tylko tam, gdzie to jest konieczne. Nie potrzeba jednak dodawać, że korzystałem z wszystkich prac dialektologicznych prof. Nitscha i innych autorów. Poza tym czerpałem też ze swoich notatek.



### 8. Roman Stopa: Pieśni murzyńskiego plemienia Damara a intonacja hotentocka.

Wszelki proces, zachodzący wewnątrz czy zewnątrz organizmu ludzkiego, przejawia się jako stopniowe różniczkowanie się i uniezależnianie elementów wraz z równoczesnym całkowaniem (czy centralizacją) i krępowaniem ich niezależności. Jest to po prostu stare przeciwstawienie mikrokosmu i makrokosmu, jaźni i świata zewnętrznego. Zresztą dane ono jest już w samych warunkach ludzkiego poznania, jak to wynika z rozważań prof. Rozwadowskiego w rozprawie pt. »Zasadniczy węzeł istnienia a biegunowość poznania«.

Widoczne to również w rozwoju tworów ludzkich, będących nieodłączną funkcją życia ludzkiego, jak np. taniec, poezja, muzyka. Sztuki te, stanowiące pierwotnie organiczną całość, z biegiem czasu rozdzielają się i każda z nich kroczy własnymi drogami rozwoju; równocześnie jednak nie zapominają one o sobie nawzajem, wykazując raz mniej, raz więcej dążności do częściowego przynajmniej zespolenia się, względnie do skoordynowania swych zdobyczy z wynikami siostrzanych dziedzin. Wyraz takiego zespolenia mamy np. w trójjedynnej chorei greckiej (zespół ruchu, słowa i tonu), tendencji podobnej można by się dopatrzeć w muzyce operowej, zwłaszcza u Wagnera, w filmie mówionym, w wydawnictwach w rodzaju brzmiających książek np. »Schrei der Steppe« Hecka itd.

Podobne zespolenie jest również właściwe, jak się zdaje, podstawom mowy ludzkiej. Ruch, słowo i ton stanowią tu tak nierozłączną całość, że niekiedy trudno nam określić, zwłaszcza w tworach pierwotnych, czy mamy do czynienia ze śpiewem i tańcem, czy z mową towarzyszącą zwyczajnym ruchom czynnościowym; (stąd tak częsty w pieśni i muzyce afrykańskiej styl *parlando*). Dzieje się to tym łatwiej, że mowa ludów pierwotnych jest sama w sobie czymś w rodzaju śpiewu, a taniec nie jest zespołem ustalonych co do rodzaju, porządku i ilości ruchów mniej lub więcej banalnych, lecz są to ruchy czynnościowe czy magiczne (np. tropienie zwierza, walka z nieprzyjaciółmi itp. — można by do pewnego stopnia widzieć analogię w naszym tańcu rytmicznym).

Czy takie podejście do zagadnienia związku między mową a pieśnią w językach z tonem semantycznym ma swoje upraw-

nienie w materiale faktycznym, próbuje referent uzasadnić w dalszym ciągu na przykładzie pieśni i mowy plemienia Damara.

I W tym celu w pierwszym rzędzie stara się odtworzyć naturalne warunki powstawania pieśni z elementów prostych przeżyć krajowców, w których zazwyczaj dominującą rolę gra rytm wynikły z czynności.

II Następnie ilustruje na przykładzie recytacji dzieci szkolnych styl zespołowy, pośredni między pieśnią a mową; oczywiście warunki jego są sztuczne w porównaniu z warunkami powstawania pieśni czy wypowiedzi.

III Z kolei podaje przykład zwyczajnej mowy.

IV W końcu zestawia tekst pieśni mówiony ze śpiewanym i stara się wyprowadzić kilka wniosków o wzajemnym stosunku pieśni do intonacji hotentockiej.

Punkt I uzmysławia referent szeregiem obrazków z życia Murzynów plemienia Damara, mówiących językiem hotentockim. Obrazki te ilustrują decydującą rolę rytmu dla pieśni; po prostu, gdy w chwili narodzin wypowiedzi pojawia się wzruszenie, które wyzwała się w ruchach czynnościowych czy tanecznych, obecność tego rytmu stanowi o tym, że wypowiedź będzie traktowana jako pieśń; stąd swoista dynamika melodii, refren itp. Oczywiście zespół wyrazów i treść musi być tego rodzaju, aby rytm ten narzucał się wypowiadającemu niby spontanicznie.

II A teraz przykład rytmiki czytania zespołowego:

Szkółka misyjna w Okahandja. Dzieci zagłębiają się w tajniki abecadła. Czytają chórem. Zgodnie, harmonijnie, zda się według jakiejś umówionej czy nauczanej melodii, co oczywiście jest tylko złudzeniem wynikłym z nastawień nabytych w szkole europejskiej. Melodia jest tu bowiem związana ściśle ze strukturą języka, który odróżnia słowa nie tylko na podstawie odmiennego zespołu dźwiękowego, ale również na podstawie intonacji, niskiej, średniej, wysokiej, a równocześnie wznoszącej się, równej czy spadającej.

W zdaniu intonacja ta ulega pewnym nieznacznym modyfikacjom:

- 1) a) zależnie od pozycji na początku lub na końcu, względnie wewnątrz wypowiedzi,
- b) zależnie od intonacji poprzedniego czy następnego wyrazu.

2) Poza tym istnieją odchylenia intonacji, które by można nazwać osobistymi (podobnie jak u nas istnieją osobiste odchylenia w wymowie poszczególnych dźwięków czy zespołów dźwiękowych); oczywiście muszą się one mieścić w ramach pewnych granic, aby nie stanowiły trudności we wzajemnym rozumieniu się poszczególnych członków społeczności językowej.

3) Wreszcie zachodzą odchylenia u tej samej jednostki, stojące w związku z falowaniem sfery uczuciowej, wynikłe z różnorodnych afektów wypowiedzianego; można by je nazwać wzruszeniowymi. Te ostatnie dokonują na ogół pewnych przesunięć całokształtu melodii zdaniowej (powodując obniżenie czy podwyższenie skali głosowej dla całej wypowiedzi, względnie zmieniając interwał muzyczny sąsiednich sylab w pewnym określonym, ale mniej więcej stałym stosunku dla wszystkich sylab wypowiedzi).

Otóż dzieci czytają chórem z intonacją, którą by można określić jako pośrednią między intonacją mowy a pieśni. Interwały są na ogół większe niż w mowie, głos utrzymuje się przez całe trwanie sylaby na określonej wysokości (choć niekiedy zwłaszcza wygłosowe sylaby na końcu konstrukcji czy zdania posiadają intonację opadającą niezgodną z intonacją izolowanych wyrazów), wyrazy czy zdania są wypowiedzane w rytmie, jakkolwiek rytm ten nie podlega ujednostajniającemu wpływowi nóg czy rąk (jak to ma miejsce np. przy klaskaniu, tak częstym u krajowców zwłaszcza przy melodiach tanecznych); pozostaje on bowiem jednakim tylko w ramach odnośnych wyrazów czy konstrukcji.

Z jedną z dziewczynek, wyróżniającą się bardzo miłym, melodyjnym sposobem mówienia, spisał referent kilka początkowych urywków elementarza hotentockiego. Widoczne z tych urywków, jak w czytaniu grupowym świadomość skrepowania zespołowego stwarza swoistą rytmikę, niejako pośrednią między rytmem pieśni a rytmem mowy; nie ma tu silnego jak w pieśni momentu wzruszeniowego, który znajduje swój wyraz w:

1) naginaniu melodii słowa mówionego do rytmu symetrycznego,

2) w dynamice tej melodii (refren, powtarzanie motywu) i

3) w samym rytmie miarowym.

Natomiast wewnątrz frazy (konstrukcji) występuje członowanie w postaci równomiernego rozdziału siły artykulacyjnej i wyde-

chu na poszczególne sylaby, które w ten sposób nabierają niektórych cech sylab śpiewanych.

III Przykład zdania mówionego ilustruje:

1) swoiste cechy melodii mowy, przede wszystkim więc ciągłość jej ruchu w obrębie sylab,

2) jej rytm asymetryczny, a więc nierówne fale rytmiczne, z których każde wzniesienie i opadanie odpowiada początkowi i końcowi konstrukcji; jak jednak nawet ten asymetryczny rytm bliski jest rytmowi pieśni, tego dowodem nie tylko fakt, że konstrukcja wyznacza na ogół granice frazie czy motywowi, ale również ten fakt, że w muzyce ludów pierwotnych niejednokrotnie rytm jest niezupełnie symetryczny, np. po motywie liczącym na  $\frac{7}{8}$ , następuje bezpośrednio motyw na  $\frac{5}{8}$ , po nim znów  $\frac{6}{8}$ , itd.

Różnice w traktowaniu tego samego tekstu w pieśni i w mowie wynikają z różnego sposobu kształtowania samego tworzywa językowego. Tworzywem tym tak dla pieśni jak i dla mowy jest głos uformowany w pewne stałe elementy dźwięków. Dźwięki te, o ustalonych cechach nie tylko pod względem artykulacji, ale również względnej wartości tonalnej, wchodzi w skład wyrazów, posiadających w psychice społeczności językowej ustalone znaczenie. Tworzywo dźwiękowe o określonych wartościach znaczeniowych jest tedy wspólne i pieśni, i mowie. Gdy jednak w mowie podlega ono kształtowaniu subiektywnemu jedynie o tyle, że w melodii wypowiedzi nasuniętej na stały schemat tonalny poszczególnych wyrazów odzwierciedla stosunek wypowiadającego do treści wypowiedzi, podczas gdy rytm zostaje dany (niby z góry wyznaczony) przez treść (tj. zespół wyrazów) — to w pieśni do melodii wypowiedzi dołącza się jako zasadniczy czynnik kształtujący rytm, i to rytm mający tendencję do symetrii (w odróżnieniu do rytmu mowy pozbawionego w zasadzie tej tendencji). Można by się tedy wyrazić, że zasadnicza różnica między pieśnią a mową w językach z tonem semantycznym polega głównie na rytmie.

IV Pozostaje jeszcze zbadać, jak wygląda wzajemny stosunek pieśni do mowy. W tym celu podaje referent zestawienie melodii pieśni śpiewanej i mówionej, nadmieniając, że w notowaniu tego zestawienia postępuje drogą o tyle inną niż Hornbostel, że ten zestawiał (w *African Negro Music*) tekst pieśni śpiewany z mówionym przez tego samego krajowca (w tym wy-

padku Ewe), natomiast u referenta pieśń śpiewała inna osoba, a wypowiadała inna, która nie znała melodii, jakkolwiek z układu wyrazów, z powtórzenia się schematu rytmicznego, a nawet z powtórzenia się składu wyrazowego, wreszcie z treści mogła i prawdopodobnie odczuła, że to jest kształt właściwy pieśni.

Spostrzeżenia:

Ciekawa rzecz, że i tu naturalne członowanie mowy przez falowanie siły artykulacyjnej czy wydechu, a w większym jeszcze stopniu przez wznoszenie się i opadanie fali intonacyjnej wyznacza granice całościom rytmicznym (frazom), a nawet częściowo wyznacza stosunek wzajemny elementów czy kierunek rozwoju wewnątrz frazy. Fraza (odcinek) w pieśni schodzi się tedy z konstrukcją (grupą syntaktyczną) w mowie:

1) Obydwie odznaczają się spadkiem intonacji przy końcu, wysoką, względnie wznoszącą się na początku.

2) Melodia, o ile chodzi o pierwszy jej motyw, pozostaje w ścisłej zależności od intonacji, dalsze jej części stanowią również albo wierne odtwarzanie stosunków intonacyjnych, albo kompromis z intonacją mowy; jeżeli melodia niekiedy zmienia zasadniczo intonację wyrazów, to tylko w refrenie, kiedy sens został dostatecznie uchwycony przez słuchacza; może to być jednak tylko zmiana we względnej wysokości, a nie zmiana w ruchu tonu do góry czy na dół.

3) Melodia i rytm kształtujące pewną treść są jednak (częściowo przynajmniej) skrepowane nie tylko formalnie tąż treścią, tj. zewnętrznymi jej symbolami (wyrazami), ale również jej wartością wewnętrzną, tj. stosunkiem jaźni śpiewającego do tej treści (wypowiadającym się we wzruszeniu, którego falowanie wytwarza potrzebę rytmicznego kształtowania tejże treści); jest tedy również i rytm przynajmniej w pewnej mierze wyznaczony przez treść.

Pieśń, jakkolwiek na ogół nie jest całkiem wiernym odbiciem (z wyjątkiem pierwszego motywu) stosunków intonacyjnych mowy, może jednak dać cenne wskazówki, mianowicie:

1) dotyczące intonacji wyrazów

a) jednozgłoskowych pod względem ruchu w dół czy ku górze, np. *gèí* 'duży', *dàú* (*dàó*) 'palić'; okazuje się mianowicie, że wyrazy te niejednokrotnie posiadają w pieśni wymowę starszą,

dwusylabową (sylaba = jedno uderzenie, klaśnięcie) albo jednosylabową o dwu tonach;

b) dwuzgłoskowych pod tymże względem, jako też pod względem interwału, np. *àná* 'odziać' tercja, por. *dàú* 'palić' tercja;

2) pierwotnej intonacji partykuł i sufiksów, do której można dotrzeć tylko przy pomocy analizy tonalnej mowy, i to z trudem; np. *ti* 'mój' wykazuje stale intonację równą lub wyższą od następującej sylaby, przeciwnie *re* '-że' stale niższą od poprzedzającej sylaby;

3) pozycja akcentu muzycznego wskazuje często na pozycję przycisku w mowie, np. *gamareb* 'krowiarz', *!game* 'żeńić się', *taras* 'kobieta', *gwhin arxin* |*a* 'weź-że ty-przecież daj' (= 'weź, ale i daj').

Na końcu dodaje referent, że spostrzeżenia jego schodzą się na ogół ze spostrzeżeniami Hornbostla w *African Negro Music*; prof. Beach opowiadał referentowi, że jeden z jego słuchaczy doszedł do podobnych wniosków co do zależności melodii pieśni od intonacji w języku kafir (*Ama ||hosa*). Nieco inaczej wypowiada się Herzog, prawdopodobnie opierając się na materiale z języka Jabo, ale ponieważ referent nie zna jego materiału i metody, przeto niemożliwym mu było ocenić, skąd pochodzą różnice we wnioskach, znanych mu jedynie z krótkich uwag w czasopiśmie *Africa* (*Melody on Primitive Speech*).

(Całość, z nutami, ukaże się w berlińskim »Archiv für die gesamte Phonetik«, w dziale »für vergleichende Phonetik«).

W dyskusji zabierali głos: Kuryłowicz, Milewski, Willman-Grabowska.

### 9. Stanisław Szober: Une loi générale de l'ordre des mots en vieux-grec et latin.

Il y a trois motifs principaux qui se manifestent dans l'ordre des mots: le rythme, l'usage traditionnel<sup>1</sup> et l'attitude psychique du sujet parlant.

On connaît par exemple la loi rythmique formulée pour

<sup>1</sup> L'usage subordonne la place des mots soit à leur sens, soit à leur fonction syntactique.

l'indo-européen par J. Wackernagel (Ueber ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung. IF I, 133 sq.). Quant à deux autres facteurs les uns rendent la préférence à l'usage (v. B. Delbrück, Grundr. 5, 38), les autres — à l'attitude du sujet parlant (v. A. Meillet, Introduction<sup>3</sup>,... p. 350).

Le problème dont nous nous occupons ici est la place du verbe prédicatif (*verbum finitum*) dans la proposition grecque et latine. Quels furent les facteurs qui causèrent ici leur influence? L'usage traditionnel ou plutôt l'attitude psychique du sujet parlant?

Les savants qui s'intéressaient à ce problème se sont énoncés au profit du premier facteur. E. Berneker (*Die Wortfolge im Slavischen*, 1901) ainsi que E. Kieckers (*Die Stellung des Verbs im Griechischen und in den verwandten Sprachen*, 1911) et E. Schwentner (*Die Wortfolge im Litauischen*, 1922) expriment l'opinion que l'ordre des mots dans les propositions slaves, grecques, latines et lituanienes est défini par l'usage traditionnel. Dans le mémoire que j'ai présenté au Congrès international des slavistes à Prague (septembre 1929) j'ai cherché à démontrer la fausseté de cette opinion. D'après moi il ne s'agit pas ici de l'usage fixé par la tradition grammaticale, mais plutôt d'un phénomène fluctuant qui dépend des circonstances dans lesquelles est prononcée la proposition.

Chaque proposition fait apparaître une distinction profonde entre deux séries d'éléments, les uns logiques et les autres psychologiques. Comme un signe d'une pensée qui est déjà prête et coordonnée, la proposition se décompose en ses éléments logiques. Comme une expression des états psychiques qui accompagnent l'acte de la formation d'une pensée, la proposition se décompose en ses éléments psychologiques.

Les éléments logiques dépendent des relations qui lient les parties d'une proposition déjà prête et coordonnée; ils dépendent alors des motifs qui se trouvent au dedans de la proposition même. Au contraire, les éléments psychologiques se produisent sous l'influence de circonstances différentes dans lesquelles la proposition est formée et prononcée, ils dépendent alors des agents qui se trouvent en dehors de la proposition.

En ce qui concerne l'analyse logique de la proposition nous en trouvons une très juste interprétation chez J. Rozwadowski (*Wortbildung und Wortbedeutung*, 1904). Selon lui quel que soit

le nombre de mots qui composent la proposition elle présente toujours une formation bimembre, parce qu'elle comprend toujours et partout deux parties constantes et fondamentales. Ce sont le sujet et le prédicat. Le sujet est une partie identifiante (déterminée) de la proposition, le prédicat est une partie distinguante (déterminante).

On peut appliquer les mêmes points de vue à l'analyse psychologique de la proposition. Ici aussi nous pouvons discerner deux parties; l'une joue le rôle identifiant, l'autre a le caractère distinctif. Nous les pouvons traiter alors comme le sujet psychologique et le prédicat psychologique. Le sujet psychologique comprend les mots qui lient la proposition avec la situation extérieure dans laquelle la proposition est prononcée ou avec le contenu des propositions précédantes. Au contraire le prédicat psychologique renferme les mots qui comportent dans leur contenu quelque détail nouveau, auparavant inconnu.

C'est une loi générale de notre mécanisme intellectuel que la représentation identifiante apparaît dans notre conscience avant la représentation discernante. Ce n'est qu'un phénomène particulier d'une loi que nous observons dans chaque acte de perception. Dans le premier moment de cet acte nous identifions, cet-à-dire associons l'objet donné dans notre perception avec les images correspondantes de mémoire. Ce n'est qu'après ce moment que nous distinguons les particularités individuelles de l'objet observé.

Cette loi fondamentale définit la place du sujet et du prédicat dans l'analyse psychologique de la proposition. Dans l'ordre libre qui n'est pas limité par l'usage grammatical traditionnel les mots qui forment le sujet psychologique quel que soit leur rôle dans l'analyse logique et grammaticale de la proposition prennent la place initiale, et les mots qui jouent le rôle du prédicat psychologique font groupe final de la proposition. Ainsi chaque proposition, suivant les circonstances, peut changer son ordre des mots, p. ex. *l'année passée j'étais | à Cracovie* ou *à Cracovie j'étais | l'année passée*. Cette place, précisément définie dans la proposition, sert à indiquer le sujet psychologique et le prédicat psychologique, mais elle n'apparaît que dans les langues qui ont l'ordre libre des mots. Par contre, dans les langues où comme par exemple en allemand ou en français l'ordre des mots, par suite des assimilations syntactiques, est fixé par l'usage gram-



matical, les éléments psychologiques de la proposition ont transfiguré les marques formelles que nous venons de présenter ci-dessus, ou bien ils les ont fait disparaître entièrement. C'est le sujet formel qui est en allemand et en français le moyen le plus habituel d'indiquer le sujet logique et grammatical comme le prédicat psychologique, p. ex. all. *drei Reiter ritten zum Tore hinaus* || *es ritten drei Reiter* (prédicat psych.) *zum Tore hinaus*, fr. *cette histoire est étonnante* || *il est étonnante cette histoire* (prédicat psych.); *trois officiers gascons passèrent un jour le pont* || *ce sont trois officiers gascons* (prédicat psych.) *qui passèrent un jour le pont* (v. S. Szober, Quelques remarques sur les impersonnels. Donum Natalicium Schrijnen, 1929).

Si du point de vue des principes que nous venons d'interpréter nous examinons la matière des langues slaves, nous devons venir aux conclusions suivantes: 1) l'ordre des mots dans le slave commun était libre, 2) l'ordre libre des mots est conservé en général par les langues slaves particulières, 3) les trois places du verbe, distinguées par E. Berneker — la place initiale, intérieure et finale — sont dues aux conditions variées de l'analyse psychologique des propositions, 4) si la place initiale du verbe, comme le constate avec raison Berneker, est une marque habituelle des propositions narratives, cela résulte de ce que ce sont les événements, les actions, les états et les phénomènes qui forment le sujet fondamental des narrations. De là vient aussi que la place initiale du verbe est propre à des descriptions subjectives et en général au style vif et pathétique.

J'ai illustré et motivé les principes présentés ci-dessus en s'appuyant sur les exemples de la langue polonaise (v. S. Szober, *Zasady ukladu wyrazów w zdaniu polskim* = Les principes de l'ordre des mots dans la proposition polonaise. Comptes rendus de Societas Scientiarum Varsoviensis XXXVI Sec. I. 1933) et de la langue bulgare (v. S. Szober, *Единъ основенъ принципъ на нареждане думитѣ въ българското изречение* = Un principe fondamental de l'ordre des mots dans la proposition bulgare. Сборникъ въ честь на проф. Л. Милетичъ, 1933).

On peut appliquer ces principes au vieux-grec et latin. L'examen des faits, recueillis par E. Kieckers dans le travail cité ci-dessus, confirme entièrement nos suppositions.

Examinons quelques exemples que nous citons ici d'après Kieckers:

1) Verbe prédicatif au début de la proposition. Gr. ἀνείλε τε δὴ τὸ χρηστήριον καὶ ἐβασίλευσε οὕτως | Γύγης. Herod. ἐσέβαλε μὲν νῦν στρατιήν | καὶ οὗτος... ἐς τε Μίλητον καὶ ἐς Σμύρνην. Herod. ἐδεήθησαν δὲ | καὶ τῶν Μεγαρέων ναυσὶ σφᾶς ξυμπροπέμψαι. Thucyd. ἦλθε δὲ καὶ τοῖς Ἀθηναίοις | εὐδὺς ἡ ἀγγελία τῶν πόλεων, ὅτι ἀφεστᾶσι. Thucyd. ἐθεώρει οὖν ὁ Κύρος | πρῶτον μὲν τοὺς βαρβάρους..., εἶτα δὲ τοὺς Ἕλληνας Xenoph. Lat. *Reperiebat enim in quaerendo Caesâr, | quod proelium esset factum.* Caes. *Ani-madvertit Caesar | unos ex omnibus Sequanos nihil earum rerum facere* Caes. *Mittuntur | etiam ad eas civitates legati* Caes. Ainsi verba dicendi, p. ex. gr. εἶπε πρὸς ταῦτα | Ξέρξης. Herod. ἀποκρίνεται | ὁ Χειρίσοφος Xenoph.

Si pourtant le narrateur allègue d'abord le texte d'un dialogue et ensuite cite encore une fois les noms des personnes qui participent à ce dialogue, alors le verbe prédicatif prend la place secondaire. Rien d'étonnant, car dans pareilles conditions ces noms-là jouent le rôle du sujet psychologique, p. ex. ὁ μὲν Περικλῆς τοιαῦτα εἶπεν, οἱ δὲ Ἀθηναῖοι ... Thucyd.

2) Verbe prédicatif à l'intérieur de la proposition. La position pareille peut avoir la double raison d'être:

a) le verbe prédicatif, accompagné des déterminations précédentes (parfois aussi succédantes), remplit la fonction du sujet psychologique et par conséquent forme, les déterminants y compris, le groupe syntactique initial de la proposition, p. ex. gr. ταῦτα δὲ ἤγγελον πρὸς Κύρον | οἱ αὐτομολήσαντες παρὰ μεγάλου βασιλέως πρὸ τῆς μάχης. Xenoph. lat. *Diem ex die ducere | Aedui.* Caes. *Scipioni obvenit | Syria, L. Domitio — | Gallia.* Caes.

b) ce ne sont que les déterminants qui composent le sujet psychologique de la proposition et le verbe même appartient au groupe prédicatif de la proposition, p. ex. gr. μετὰ τὴν μάχην | τροπαῖον ἔστησαν οἱ Ἀθηναῖοι. Thucyd. διὰ μέσον δὲ τοῦ παραδείσου | ρεῖ ὁ Μαίανδρος ποταμός. Xenoph. lat. *Apud Helvetios | longe nobilissimus fuit et ditissimus Orgetorix.* Caes. *Tali timore omnibus perterritis | confirmatur opinio barbaris nullum esse intus praesidium.* Caes. *Hac oratione habita | discedit Ambiorix.* Caes.

Il s'ensuit des exemples que nous venons de citer ci-dessus que le groupe des mots qui jouent le rôle du sujet psychologi-

que revêt parfois la forme syntactique de l'ablatif absolu en latin et du génétif absolu en grec.

3) Le verbe prédicatif se place à la fin de la proposition, parcequ'elle se trouve dans le groupe de mots qui forment le prédicat psychologique, p. ex. gr. ἤδη δὲ τῶν βελτίστων ἀπολωλότων | οἱ ἰππεῖς αὐτοῖς παραγίγνονται Xenoph. μετὰ ταῦτα | Τισσαφέρνης ἦλθεν εἰς Ἑλλάσποντον Xenoph. ἡμέραις δὲ τριάκοντα ὕστερον | Ἀλκιβιάδης ἐκ Σάρδεων μετὰ Μαντιδέου ἵππων εὐπορήσαντες νυκτὸς ἀπέδρασαν Xenoph. lat. *Bello Helvetiorum confecto | totius fere Galliae legati, principes civitatum, ad Caesarem gratulatum convenerunt.* Caes. *Quieta Gallia | Caesar, ut constituerat, ad conventus agendos proficiscitur.* Caes.

La différence entre les exemples, cités sous le p. 3. et sous le p. 2 b, consiste à ce que dans les exemples cités sous le p. 3. le verbe se place à la fin absolue de la proposition. C'est pourquoi il se dégage le plus nettement dans la conscience du sujet parlant.

Les mots qui forment le sujet psychologique non seulement s'avancent au début de la proposition, mais parfois se détachent du prédicat grammatical. De là provient la construction qu'on peut appeler le nominatif absolu ou indéfini (nominativus indefinitus), p. ex. lat. *Homo | certe qui est in occidente si vult iuste vivere, id est secundum iustitiam, numquid deest illi, quam intueatur et videat secundum ipsam iustitiam?* Sanct. August. Serm. (Chr. Mohrmann, Die psychologischen Bedingungen der konstruktionslosen Nominativi im Lateinischen. Glotta 21, 20 sq.), gr. οἱ δὲ φίλοι | ἦν τις ἐπίσταται αὐτοῖς χρῆσθαι, ὥστε ὠφελεῖσθαι ἀπ' αὐτῶν, τί φήσομεν αὐτοὺς εἶναι. Xenoph. (E. Kieckers, Hist. griech. Gram. III Syntax. p. 23). On trouve une pareille construction aussi dans les autres langues, p. ex. fr. *votre frère | j'ai de ses nouvelles*, all. *ein Eichkranz ewig jung belaubt, | den setzt die Nachwelt ihm aufs Haupt.* Goethe (v. E. Kieckers, l. c. 23), pol. *ten ptaszcz | zapomniałam go.*

W dyskusji zabierali głos: Kuryłowicz, Rysiewicz, Safarewicz, Willman-Grabowska, Nitsch, Witkowski.

### 10. H. Willman-Grabowska: **Podkreślenia uczuciowe.**

W formach czy w ogóle w zjawiskach językowych danej grupy lingwistycznej niektórzy chcą się dopatrywać odbicia cech umysłowych czy moralnych, właściwych grupie ludzi, ew. całemu narodowi, który tym językiem mówi. W zasadzie rzecz najzupełniej słuszna, ale tylko w bardzo ogólnej zasadzie. Nie ulega wątpliwości, że język jest tworem socjalnym, że bez wielości osobników w podobny sposób dźwiękami się porozumiewających to, co nazywamy mową, nie dałoby się w żaden sposób skonstatować. W konsekwencji wynika, że jako twór społeczny, język musi posiadać w mniejszym lub większym stopniu zdolność wyrazu tych cech, jakie znamionują i odróżniają od innych grupę ludzi, którzy pracą pokoleń ten właśnie język ukształtowali. Czy jednak możemy zawsze ściśle i wyraźnie odgraniczyć jedną grupę ludzką od drugiej poza cechami fizycznymi? Gdy idzie o zbadanie i ujęcie cech moralnych, przedmiot, o ile się nawet poddaje badaniu, nie da się przecież ująć w sztywne ramy. Granice są zawsze płynne. Wszystko, co możemy stwierdzić, to nic więcej nad przeświadczenie, że w jednej grupie częściej się dadzą spostrzec — co nie znaczy nawet, by częściej istniały rzeczywiście — pewne rysy charakteru czy umysłowości, w innej zaś inne. Do tego się spruwadniają w gruncie twierdzenia, tak często nawet poważnie wygłaszane, niby aksjomaty, że ów naród jest taki, inny zaś owaki; że Słowianie są uczuciowi, podczas gdy Francuzi są oschli, Anglicy zaś zimni itp. Znaczy to tylko, że niektóre cechy występują na powierzchni łatwiej tu niż gdzie indziej, co zaś siedzi w gruncie na dnie, to można by się jeszcze nad tym zastanowić.

Ale przyjmując nawet za ustalony i poparty doświadczeniem fakt, że ci są przeważnie dumni, tamci przeważnie uczciwi, inni jeszcze raczej przebiegli itd. itd., to w jakimże stopniu te rzekomo charakterystyczne cechy musiałyby istnieć w całej grupie społecznej, żeby aż nasycić sobą język i impregnować go tu uczuciowością, tam wesołością, ówdzie towarzyskością itd.! I jak trudno wykazać w morfologii czy składni — a przecież należałoby i w fonologii — te elementy mowy, które miałyby być nosicielami pewnych wartości. Bardzo łatwo w odpowiedzi na to wskazać słowiańskie deminutywy, niezupełnie zresztą ogólne ani wszędzie te same. Ale cecha i pojęcie deminutywne istnieją też i w językach nie-

słowiańskich, tylko wyrażają się inaczej, albo... nie wyrażają się wcale, a jednakże inne elementy, jak kontekst, budowa zdania, zestawienia specjalne wyrazów itp. — w mowie czytanej, intonacja zaś wyrazu czy zdania, czy gest wreszcie — w mowie ustnej doskonale dają poznać, o co chodzi. Nie ulega kwestii: zbiorowiska ludzkie różnią się od siebie, różnią się ich mowy; ale czy z tych ostatnich można wywnioskować o charakterze pierwszych, to jakkolwiek zadanie jest niezmiernie pociągające, zawiera ono jednak zbyt wiele niebezpieczeństw, by się na tę drogę zapuszczać. Wiele jeszcze badań semantycznych i nad wieloma językami trzeba będzie przeprowadzić, a i wtedy okazać się może, iż cel jest coraz bardziej odległy. Może nawet zamiast poszukiwanych różnic między zbiorowościami uderzą nas coraz liczniejsze wspólnoty, jakkolwiek zawsze wynurzą się tu czy tam jaskrawe w szczególach sprzeczności. Zawsze jeszcze cudzoziemców przy nauce obcego języka będą uderzały różnice z ich własnym i zawsze jeszcze obserwacje cudzoziemców będą mogły odkrywać nowe punkty widzenia.

Tak np. w artykule »Comment un étranger étudie le français«, zamieszczonym w kwartalniku »Le Français Moderne« nr 1, autor, E. Lerch, zwraca uwagę na niektóre francuskie zwroty, jak np. *voyez-vous*, *voici* ← *vois ici*, gdzie ani *vous* (dativus), ani *ici* nie są, ściśle mówiąc, potrzebne. W używaniu zwłaszcza tak częstego *vous* autor dopatruje cechy zwanej »sociabilité française«: słuchacz, zdaniem jego, zostaje przez to *vous* bliżej wciągnięty w krąg zainteresowań mówiącego, ściślej z nim złączony w odczuwaniu tych samych stanów emocjonalnych.

O tę »sociabilité« Francuzów można by się jeszcze posprzeczać. Niektórzy uważaliby, że Niemcy albo nawet Anglicy są niemniej, czasem nawet (w stosunku do chwilowo spotkanego cudzoziemca) bardziej towarzyscy. Nie brak im też zwrotów, które wyrażają silniej stosunek mówiącego do słuchacza. Nie brak ich też i w polszczyźnie, zwłaszcza w mowie żywej, codziennej, gdzie nietylko nam zależy na przemówieniu do intelektu słuchacza, co na skłonieniu jego woli lub wzbudzeniu w nim pewnego odruchu uczuciowego. Jest cały szereg wyrażań, w których skład wchodzi członki gramatycznie zbędne, tj. zbędne, gdyby szło tylko o poinformowanie drugiej osoby; konieczne za to, gdy idzie o wywołanie w niej pewnego stanu psychicznego. Podobne członki zdania, zbędne

z formalnie informacyjnego punktu widzenia, konieczne zaś dla celów wyrazistości, nazwijmy podkreśleniami uczuciowymi.

»Jakże *mi* pani zmizerniała!« — przez to *mi* bez żadnej właściwie roli syntaktycznej osoba mówiąca daje poznać, że dobry wygląd tej drugiej osoby, do której się zwraca z podobnym pół okrzykiem — choćby cicho wymówionym, a przez to jeszcze silniejszym —, jest jakoby jej własnym dobrem, należy do tych wartości życiowych, które dla niej osobiście mają wielkie znaczenie, które ona wreszcie posiada lub posiadać pragnie. Stąd to ów dzierzawczy dativus *mi*. Jeszcze bardziej usprawiedliwione, a jednocześnie bardziej formalne będzie użycie podobnego *mi*, gdy mówiący będzie się znajdował w istotnej moralnej czy innej bliskości z przedmiotem zainteresowania, np. »zmizerniała *mi* tylko dziewczyna przez tę swoją naukę« w ustach matki lub »rozbisurmanił *mi* się chłopak!« w ustach ojca.

Spomiędzy wielu odcieni znaczeniowych, jakie podobny dativus może przybierać, zaznaczymy jeszcze odcień poufałej uprzejmości, np. »bardzo *nam* pani wyładniała«. To *nam* jest jakoby wzięciem pod opiekę tej osoby, co »wyładniała«, zapewnieniem jej, że stanowi część tej całości, która związana jest wzajemną wszystkich członków dla siebie życzliwością, taką, jaka w razie potrzeby może stać się nawet solidarnością interesów. Podobne *nam* brzmi zazwyczaj (w ustach starszej osoby) nieco protekcyjnie; zawiera nieznaczny odcień przewagi, choćby tylko liczebnej.

Podobnie: »a więc już *nam* pan doktorem« lub również zasłyszane (gdyż wszystkie te przykłady należą do mowy żywej): »*mamy* więc już z pana doktora?«, wypowiedziane w rodzaju powinshawania z racji otrzymanego przez kogoś doktoratu. I tu zachodzi rozciągnięcie moralnego posiadania na osobę zagadniętą; posiadanie to przecież nie oznacza bynajmniej jakiegokolwiek prawa do przynależności przedmiotu, lecz tylko udzielony sobie samemu przez mówiącego przywilej do dzielenia radości tej drugiej osoby.

Podkreślenia uczuciowe, wyrażone formalnie przez wstawienie dodatkowego, logicznie zbędnego wyrazu, myślowo zaś przez zaznaczenie jakoby naszego prawa własności względem danej osoby lub rzeczy, cechują mowę codzienną, co niekoniecznie znaczy pospolitą. Nie są one jedynym sposobem wyrażenia nacisku, ale najczęstszym. Na pierwszym planie należy tu postawić formalnie użycie zaimka osobowego w datiwie; znaczeniowo: wprowadzenie

do zdania informacyjnego odcienia posesywności, którego treść kontekstu bynajmniej nie narzuca.

Inny rodzaj nacisku wyrażają zaimki wskazujące, a które bynajmniej w tym razie wskazującej roli nie grają, tylko silniej skierowują uwagę słuchacza na dany przedmiot czy zjawisko: »Żeby *ten* Karol raz się ustatkował!« »Dajcież mi *tej* wody do picia«, gdy ktoś niecierpliwi się, spragniony. »A *to* idzie i nie patrzy przed siebie« — itd.

Podobnież zaimki dzierżawcze bez dzierżawczego znaczenia, ale z wytknięciem jakiejś większej bliskości między dwoma danymi przedmiotami w porównaniu do innych: »*twój* pan X. to wcale nieciekawa osobistość«.

Pospolite są w tym użyciu przysłówki miejsca i czasu, np. »cóż *znowu*?« »co mi *tam* opowiadasz!« »żeby się *ten* Karol *raz* ustatkował!«, wykrzykniki itp., a najpospolitsze to *że*, tak częste, że już go nawet nie spostrzegamy.

Obok wyrazów dodatkowych kilka innych sposobów podkreślania uczuciowego treści gra wielką rolę w mowie żywej. To użycie postaci, trybu lub czasu w jakimś specyficznym znaczeniu, różnym od zwykle przyjętego.

»Będziesz się ich prosił?« czyli »nie powinieneś ich prosić« — czas przyszły i pytanie zamiast oznajmującej negacji i czasu teraźniejszego. »Mam chodzić tak daleko?« (co zn. »nie chce mi się iść...«) — postać częstotliwa dla wyrażenia czynności nieokreślenie niedokonanej lub nawet jednorazowej »pójść«. »Gdybyś był łaskaw nie przeszkadzać!« mniej więcej: »nie przeszkadzaj!«, wypowiedziane z ironią lub niecierpliwością. Tak różnorodne też używanie infinitiwu tu właśnie należy.

Tak więc, albo wprowadzenie nowego elementu formalnego, tj. nowego wyrazu, albo wprowadzenie nowej wartości do wyrazów składających zdanie oznajmujące — oto dwa najzwyczajsze środki do podkreślania naszych myśli w mowie żywej, codziennej. Obydwa one leżą w ramach składni, jednocześnie zaś i semantyki. Obydwa procesy dokonywują się w podświadomości, niemal mechanicznie, tak są już stare.

Inne, leżące w zakresie dźwiękowym (aliteracje, asonanse itp.), dźwiękowo-wyobraźniowym lub tylko wyobraźniowym (t. zw. malowanie słowami, nie oczekiwane zestawienia słów itp.), są już raczej właściwością poezji i domagałyby się osobnego roz-

patrzenia, gdyż należą do twórczości świadomej i celowej. Na uwagę zasługuje przede wszystkim to, co można by nazwać instrumentacją mowy, a co bynajmniej nie jest teorią o mniemanych barwach malarskich samogłosek, w jaką się zabawił Rimbaud. Idzie tu o czysto muzyczne efekty, osiągnane za pomocą odpowiednich zestawień spółgłosek i samogłosek i — zwykle przy tym — powtórzeń odpowiadających sobie grup (>tym *bielsze*, że *odbite* od *ciemnej zieleni topoli*, co go *bronia* od *wiatrów jesieni*«), za pomocą alternacji wysokości tonu itd. itd.

Szersze opracowanie naszkicowanych tu ledwie spostrzeżeń wymaga dwu rodzajów i dwu kierunków badań. Jednym z nich byłoby zbadanie, jak w mowie żywej znanych nam języków wyrażają się lub wyrażały dawniej podkreślenia uczuciowe. Drugim byłoby za pomocą możliwie wszechstronnego rozbioru utworu literackiego, a lepiej szeregu utworów literackich, uwidocznienie tych »chwytów«, które najlepiej spełniają swą funkcję podkreśleń uczuciowych.

W dyskusji zabierali głos Witkowski i Rysiewicz.

## II

### Sprawy administracyjne

W Zjeździe naukowym i Walnym zgromadzeniu r. 1937 wzięło udział 20 członków Towarzystwa, mianowicie pp.: Dłuska, Friedrich, Kuraszkiwicz, Kuryłowicz, Lehr-Splawiński, Milewski, Nitsch, Oesterreicher, Ossowski, Rospond, Rysiewicz, Safarewicz, Słuszkiewicz, Stieber, Stopa, Sober, Tarnacki, Taszycki, Willman-Grabowska, Witkowski.

Walne zgromadzenie zagał przewodniczący Lehr-Splawiński, prosząc na sekretarza p. Słuszkiewicza. Dodatkowo wybrano Komisję rewizyjną w osobach pp. Kuryłowicza, Safarewicza i Willman-Grabowskiej, po czym na ich wniosek przyjęto sprawozdanie kasowe, a także rzeczowe.

Wkładkę roczną obniżono do 12 zł. Po referacie p. Kuryłowicza o Międzynarodowym Towarzystwie Fonologicznym (Association Internationale de Phonologie) postanowiono podjąć się pośrednictwa między nim a polskimi lingwistami, obejmując ściąganie dla niego wkładek po 3 zł rocznie (oczywiście tylko od chcących przystąpić do tego Towarzystwa) i rozsyłanie polskim członkom nadchodzących zbiorowo wydawnictw.

W miejsce ustępujących członków Zarządu pp. Kleczkowskiego, Świiderskiej-Konecznej i Lehra-Splawińskiego wybrano pp. Nitscha, Safarewicza



i Słońskiego (od r. 1935 są nadto członkami Zarządu pp. Małecki, Smal-Stocki i Szober, od r. 1936 pp. Chomiński, Taszycki i Tomaszewski). Z powodu braku kompletu Zarządu dokonało jego tymczasowego ukonstytuowania się Walne zgromadzenie, wybierając prezesem p. Nitscha, wiceprezesem p. Taszyckiego, sekretarzem p. Małeckiego, skarbnikiem p. Safarewicza. (Skład ten został potem zatwierdzony korespondencyjnie za zgodą wszystkich członków Zarządu).

Skład Komitetu redakcyjnego Biuletynu Towarzystwa został bez zmiany.

## Członkowie Towarzystwa

### 1. Członkowie zmarli:

- Gawroński Andrzej \*1885 †11 I 1927.  
 Łoś Jan \*1860 †10 XI 1928.  
 Porzeziński Wiktor \*1870 †12 III 1929.  
 Baudouin de Courtenay Jan \*1845 †3 XI 1929.  
 Appel Karol \*1857 †16 III 1930.  
 Kryński Adam \*1844 †10 XII 1932.  
 Rozwadowski Jan \*1867 †14 III 1935.  
 Gaertner Henryk \*1892 †23 III 1935.  
 Benni Tytus \*1877 †1 XI 1935.  
 Passendorfer Artur \*1864 †3 I 1936.

### 2. Członkowie w r. 1937:

- |   |   |
|---|---|
| Chomiński Olgierd, Wilno.               | Kuryłowicz Jerzy, Lwów.                     |
| Dłuska Maria, Lwów.                     | Lehr-Splawiński Tadeusz, Kraków.            |
| Dollmayr Wiktor, Lwów.                  | Łaszewski Stefan, Warszawa.                 |
| Ernits V., Warszawa.                    | Małecki Mieczysław, Kraków.                 |
| Friedrich Henryk, Warszawa.             | Maślak Tomasz, Rawicz.                      |
| Glixelli Stefan, Kraków.                | Milewski Tadeusz, Kraków.                   |
| Grabowska-Willmanowa Helena,<br>Kraków. | Moszyński Kazimierz, Wilno.                 |
| Heydzianka-Pilatowa Janina, Lwów.       | Nitsch Kazimierz, Kraków.                   |
| Jaworek Piotr, Kraków.                  | Obrębska-Jabłońska Antonina, War-<br>szawa. |
| Jodłowski Stanisław, Lwów.              | Oesterreicher Henryk, Kraków.               |
| Kapliński Jerzy, Tartu.                 | Ossowski Leszek, Lwów.                      |
| Kleczkowski Adam, Kraków.               | Otrębski Jan, Wilno.                        |
| Klemensiewicz Zenon, Kraków.            | Rospond Stanisław, Lwów.                    |
| Klich Edward, Poznań.                   | Rudnicki Mikołaj, Poznań.                   |
| Koschmieder Erwin, Wilno.               | Rysiewicz Zygmunt, Lwów.                    |
| Kotwicz Władysław, Lwów.                | Safarewicz Jan, Kraków.                     |
| Kowalski Tadeusz, Kraków.               | Słoński Stanisław, Warszawa.                |
| Kuraszkiewicz Władysław, Lublin.        | Słuszkiewicz Eugeniusz, Lwów.               |

Smal-Stocki Roman, Warszawa.	Tarnaeki Józef, Warszawa.
Stein Ignacy, Poznań.	Taszycki Witold, Lwów.
Stieber Zdzisław, Lwów.	Tomaszewski Adam, Poznań.
Stopa Roman, Żywiec.	Turska Halina, Wilno.
Suchý Kamil.	Ułaszyn Henryk, Poznań.
Szober Stanisław, Warszawa.	Urbańczyk Stanisław, Kraków.
Śmieszek Antoni, Warszawa.	Wędkiewicz Stanisław, Warszawa.
Świdarska-Koneczna Halina, Warszawa.	Witkowski Stanisław, Lwów.
	Ziłyński Iwan, Kraków.

### SPIS RZECZY — TABLE DES MATIÈRES

	Str.
IX Zjazd językoznawczy: we Lwowie, w maju 1937:	
M. Dłuska: Étude sur les affriquées polonaises . . . . .	3
H. Friedrich: Z badań nad mazurzeniem na terenie Mazowsza . . . . .	6
T. Milewski: Z zagadnień fonologii . . . . .	13
Z. Rysiewicz: Z morfologii przymiotników w bałtyckim i słowiańskim . . . . .	28
Z. Stieber: Fonetyka polskiego dialektu kulturalnego w porównaniu z gwarową . . . . .	39
R. Stopa: Pieśni murzyńskiego plemienia Damara a intonacja hontocka . . . . .	47
S. Szober: Une loi générale de l'ordre des mots en vieux-grec et latin . . . . .	52
H. Willman-Grabowska; Podkreślenia uczuciowe . . . . .	58
Sprawy administracyjne P. T. J. . . . .	62
Członkowie P. T. J. . . . .	63

	zeszyt	strona
M. Dłuska: O artykulacji wargowej samogłosek polskich (z 6 tablicami) . . . . .	IV	27—39
H. Willman-Grabowska: La négation en indo-iranien . . . . .	IV	39—56
H. Gaertner: Funkcja osoby rzeczownika . . . . .	IV	56— 9
Z. Rysiewicz: Uwagi o składniowym stosunku względu . . . . .	IV	59—64
S. Jodłowski: O nawiązujących i rozwijających członach zdań . . . . .	IV	64—70
T. Lehr-Splawiński: Plon prac językoznawczych Jana Rozwadowskiego (1867—1935) . . . . .	V	3—21
M. Dłuska: Pokrewieństwa fonologiczne samogłosek polskich . . . . .	V	22—38
J. Kuryłowicz: Les formes verbales composées du Rigvéda . . . . .	V	39—46
Z. Rysiewicz: O derywacji w składni . . . . .	V	47—53
Z. Stieber: Pierwotne osadnictwo Łemkowszczyzny w świetle nazw miejscowych . . . . .	V	53—61
H. Willman-Grabowska: O powstawaniu języków literackich . . . . .	V	62— 7
M. Dłuska: Études sur les affriquées polonaises . . . . .	VI	3— 6
H. Friedrich: Z badań nad mazurzeniem na terenie Mazowsza . . . . .	VI	6—13
T. Milewski: Z zagadnień fonologii . . . . .	VI	13—28
Z. Rysiewicz: Z morfologii przymiotników w bałtyckim i słowiańskim . . . . .	VI	28—38
Z. Stieber: Fonetyka polskiego dialektu kulturalnego w porównaniu z gwarową . . . . .	VI	39—46
R. Stopa: Pieśni murzyńskiego plemienia Damara a intonacja hotentocka . . . . .	VI	47—52
S. Szober: Une loi générale de l'ordre des mots en vieux-grec et latin . . . . .	VI	52—57
H. Willman-Grabowska: Podkreślenia uczuciowe . . . . .	VI	58—62

## Société Polonaise de Linguistique.

L'organe de la Société est le **Bulletin**. Il paraît en fascicules libres. Les articles peuvent être rédigés en polonais, allemand, anglais, français ou italien et doivent être dactylographiés ou très lisiblement écrits.

### Comité directeur du **Bulletin** :

Erwin Koschmieder, professeur de philologie slave à l'Université de Wilno; Tadeusz Lehr-Splawiński, professeur de philologie slave à l'Université de Cracovie; Kazimierz Nitsch, professeur de la langue polonaise à l'Université de Cracovie; Stanisław Wędkiewicz, professeur de linguistique romane à l'Université de Varsovie.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction (articles, comptes rendus, livres, revues, etc.) Cracovie, rue Gołębia 20, I.

Les membres de la Société reçoivent le **Bulletin** contre versement d'une cotisation annuelle. Les personnes et les établissements ne faisant pas partie de la Société peuvent se procurer le **Bulletin** en s'adressant à la Librairie Gebethner et Wolff Kraków, Warszawa, Łódź, Poznań, Wilno, Zakopane ou à la Librairie Franco-Polonaise et Étrangère S. A. Paris, VI<sup>e</sup> — 123, b<sup>d</sup> Saint-Germain.

---

### Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique:

Fasc. 1 <sup>er</sup> , 1927, 87 pages . . . . .	5 zlotys
» 2 <sup>d</sup> , 1929, 148 » . . . . .	9 »
» 3 <sup>e</sup> , 1931, 118 » . . . . .	7 »
» 4 <sup>e</sup> , 1934, 73 » . . . . .	4 »
» 5 <sup>e</sup> , 1936, 70 » . . . . .	4 »
» 6 <sup>e</sup> , 1937, 64 » . . . . .	4 »